INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

ProQuest Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]

Les attitudes à l'égard du chiac

par

Christina Keppie

**Thèse soumise à la «Faculty of Graduate Studies and Research»
comme exigence partielle en vue de l'obtention
de la maîtrise en français
(Master of Arts)**

**Carleton University
Ottawa, Ontario
9 mai 2002**

© 2002, Christina Keppie

**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-72050-0

Canada

M.A. CANDIDATE

The undersigned recommend to the Faculty of Graduate Studies
and Research acceptance of the Thesis

"Les attitudes à l'égard du chiac".

submitted by Christina Keppie, B.A.

in partial fulfillment of the requirements for
the degree of Master of Arts

Jean-Jacques Van Vlasselaer, Chair

Department of French

Robert Fournier, Thesis Supervisor
Department of French

Carleton University

May 2nd, 2002

RÉSUMÉ

Cette thèse examine la question des perceptions du chiac. Le chiac, la variété de français retrouvée à Moncton, au Nouveau-Brunswick, est le parler acadien le plus stigmatisé. Cette thèse situe les éléments qui influencent les attitudes à l'égard du chiac. Ces éléments sont surtout historiques, politiques et démographiques. Ensuite, nous analysons des perceptions du chiac chez les jeunes francophones de Moncton. Telles qu'elles se dégagent d'une enquête menée en décembre 2001. Nous découvrons le degré d'utilisation et d'acceptabilité ainsi que le rôle souhaité pour le chiac en sondant ceux parmi les jeunes qui le parlent le chiac et ceux qui ne le parlent pas.

ABSTRACT

This thesis examines the perceptions of Chiac. Chiac, the French dialect of Moncton, New Brunswick, is the most stigmatized of all Acadian dialects. This thesis details the elements that influence the attitudes toward Chiac. These elements are mainly to historical, political and demographic. We then analyze the perceptions of Chiac among young francophones of Moncton, as they emerge from a survey conducted in December 2001. We discover the degree to which Chiac is used, accepted, and the desired role of Chiac, according to the responses of young people who speak Chiac, and those who do not speak it.

REMERCIEMENTS

J'exprime mes plus vifs remerciements à tous ceux qui ont participé à la réalisation de cette thèse. Je reconnais d'abord mon directeur de thèse, Robert Fournier, qui m'a toujours conseillée et encouragée. La rédaction de cet ouvrage n'aurait pas été possible sans ses conseils.

Je reconnais également Martha White (de GEOS Language Academy) pour son appui moral; Mark, pour son aide avec le passage au scan des cartes, et Dianne Ricard (de Interlibrary Loans, Carleton University).

Je tiens à remercier les étudiants de l'Université de Moncton qui ont eu la gentillesse de répondre à mes questions durant leur période d'examens et Claire Desroches qui m'a logée durant l'enquête.

À ma famille et mes amis, je vous remercie sincèrement pour votre encouragement.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	i
REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
I. INTRODUCTION	1
II. SURVOL HISTORIQUE	3
- Les origines du peuplement	3
- La colonisation	5
- L'Acadie et les Autochtones	6
- L'expulsion des Acadiens	7
- Les Provinces Maritimes	11
- L'établissement des premiers Acadiens dans la région de Moncton	12
III. L'ACADIE ET LE QUÉBEC	14
- La formation des grandes régions linguistiques	15
- La crise acadienne	18
- À la recherche d'une Acadie	21
- Problèmes de toponymie	25
IV. LA DÉMOGRAPHIE ACADIENNE SELON LES DIVISIONS POLITIQUES	27
V. LES RÉGIONS ACADIENNES DU NOUVEAU-BRUNSWICK	29
- Le Nord-Ouest	29
- Le Nord-Est	31
- Le Sud-Est	32
- Le lexique identitaire	34
VI. LES PARLERS FRANÇAIS D'ACADIE	36
- L'acadien traditionnel	37
- Le français acadien d'aujourd'hui	38
- « L'assimilation : un danger sous-estimé »	44
- Les conséquences de l'anglicisation dans le parler acadien : un français «divergent»	47

VII.	LE CHIAC : QU'EST-CE QUE C'EST?	49
VIII.	LES ATTITUDES ENVERS LE CHIAC	55
IX.	OBJECTIFS DE LA RECHERCHE ET HYPOTHÈSES	65
X.	MÉTHODOLOGIE ET CORPUS	68
XI.	LA NATURE D'UNE ATTITUDE ET SON IMPORTANCE	74
XII.	ANALYSES ET DISCUSSION	79
	- Section 1 – les trois grandes évaluations	80
	- Section 2 – autres perceptions	88
	- Section 3 – les comparaisons	100
XIII.	CONCLUSION	111
XIV.	BIBLIOGRAPHIE	112
XV.	ANNEXES	123

I. INTRODUCTION

Le statut social des individus est depuis toujours largement basé sur leur statut de langue. Les parlers français d'Acadie n'ont pas été examinés aussi abondamment que les parlers français québécois, mais de très grands progrès ont été accomplis par les recherches d'Annette Boudreau, Lise Dubois et Louise Péronnet, parmi d'autres. L'Acadie du Nouveau-Brunswick connaît un conflit linguistique, surtout dans le Sud-Est. Dans cette thèse, j'élucide en partie les attitudes et les perceptions à l'égard du chiac, la variété de français parlé à Moncton, dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. Les attitudes examinées dans ce travail démontrent les difficultés qu'ont les jeunes francophones de Moncton par rapport à ce conflit. Ces jeunes sont des locuteurs du parler français le plus stigmatisé du Nouveau-Brunswick, une perception qui résulte largement de l'anglicisation de la région.

Pour servir d'appui aux attitudes observées dans cette enquête menée en décembre 2001, il est nécessaire de situer les éléments qui influencent ces perceptions. L'élément historique en est un de grande importance. La fierté des Acadiens d'avoir survécu à de grandes oppositions, le Grand Dérangement en particulier, domine leurs caractéristiques acadiennes. D'autres influences sont les relations acadiennes-québécoises d'où proviennent des impressions nationales du caractère acadien. De plus, la division des régions acadiennes au Nouveau-Brunswick joue un rôle important dans les perceptions de la langue. Dans chacun des chapitres où j'explique ces éléments influents, j'aborde la question du français parlé à Moncton de façon graduelle. Le français de Moncton est très stigmatisé aujourd'hui et j'examine ici les facteurs très importants

qui ont contribué à cette perception. Cette étude examine donc l'usage, les perceptions et les souhaits quant au statut du chiac qui définissent les paramètres de cette stigmatisation.

II. SURVOL HISTORIQUE

L'histoire de l'Acadie a été écrite et réécrite par une grande quantité d'auteurs. Chaque fois qu'elle a été documentée, les auteurs ont réussi à rapporter l'importance que les sujets suivants ont eue dans l'histoire de l'Acadie : les origines, la colonisation, les relations avec les Aborigènes, le Grand Dérangement et la création d'établissements acadiens après la déportation. Les pages suivantes fournissent un survol des événements pertinents aux chapitres de l'histoire des Acadiens néo-brunswickois.

Les origines du peuplement

Les territoires exacts des origines du peuple acadien restent toujours un sujet de débat. L'ethnolinguiste Geneviève Massignon (1962) a démontré de façon convaincante que la région du Haut-Poitou, une province dans l'ouest de la France, est le lieu d'origine des premiers colons acadiens.¹ Elle précise (même) six villages en particulier : Martaizé, Aulnay, Angliers, La Chaussée, Guenes et Oiron et on les appelle aujourd'hui le « Berceau de l'Acadie ». Ces villages se situent à l'extrême nord-est du Poitou (voir les cartes 1 et 2 en annexe).² On suppose alors que les premiers Acadiens parlaient un dialecte poitevin. Le poitevin est un dialecte de la région de la langue d'oïl, parlée dans le nord en France au Moyen Âge alors que la langue d'oc était la langue du sud.³ Le poitevin régnait dans le nord du Haut-Poitou jusqu'au XI^{ème} siècle quand des

¹ Selon Arsenault (1966) et Poirier (1928), les provinces françaises de la Touraine, du Saintonge et de l'Anjou sont aussi à l'origine des premiers Acadiens.

² Charpentier, dans Poirier (1994 : 44).

³ Durant l'ère de l'empire romain, le latin était la langue officielle des nations conquises par Rome. En France plusieurs dialectes latins se sont formés jusqu'au point que les habitants du Sud de la France parlaient ce qui s'appelait la langue d'oc. Les dialectes latins du Nord de la France s'appelaient la langue d'oïl. C'était au dixième siècle que la langue d'oc et la langue d'oïl ont commencé à s'amalgamer. La langue d'oïl retenait toutefois plus de

influences angevines et tourangelles se sont intégrées dans le dialecte poitevin (Charpentier, 1994). On définit souvent l'acadien comme étant le français du XVII^e siècle, sans préciser son origine (Charpentier 1996). Cette définition est ambiguë, notamment parce que le québécois est aussi d'origine française du XVII^e siècle.⁴ Le parler français des premiers Acadiens était d'une variété mixte. Cette variété n'était pas homogène, mais on l'étiquette généralement « poitevine » (Charpentier, 1994). Les immigrants partis des villages du « berceau d'Acadie » parlaient tous poitevin; toutefois, chaque village avait ses propres particularismes locaux. Alors on pourrait dire que la langue de l'Ancienne Acadie fut établie par six sous-variétés du poitevin.

L'origine de l'acadien est d'une variété mixte sans doute, mais selon Poirier, l'autre grand historien des origines de l'Acadie, l'acadien était la langue du petit peuple de la France du XVII^e siècle et continue de l'être. Le but des recherches de Poirier était d'inculquer aux Acadiens la fierté de leur langue. Un de ses travaux, Le parler franco-acadien et ses origines (1928), fut reconnu comme inspiration par les chercheurs acadiens. Contrairement à d'autres hypothèses, Poirier croyait que c'était le français qui avait changé au cours des siècles plutôt que l'acadien.

La langue que nous parlons est celle-là que nos pères ont apportée de France, lorsqu'ils sont venus dans la première moitié du XVII^e siècle, s'établir à Port-Royal.⁵

Il serait faux de dire que l'Acadie a été colonisée exclusivement par des Français même si la plupart des recherches historiques pointent dans la direction du Poitou comme le lieu d'origine. Il n'y a aucun doute que la vaste majorité des colons originaux finalement connus

prestige parce que le francien, un dialecte de la langue d'oïl, était employé à Paris. Le francien fut adopté comme langue officielle de la France lorsque Paris devint la capitale de la France au treizième siècle.

⁴ Je fournis un résumé des différences entre français québécois et le français acadien au chapitre III.

sous le nom « Acadiens » venaient de France. Pourtant, on retrouve en Acadie des descendants d'une petite proportion de colons écossais, irlandais et même basques.

La colonisation

Le premier établissement français permanent au Canada s'est fait en 1605 à Port-Royal, aujourd'hui Annapolis en Nouvelle-Écosse⁶ par Champlain, qui a également fondé Québec quatre ans plus tard en 1608. Du début du XVII^e siècle jusqu'à la fin, il a existé un conflit entre l'Angleterre et la France concernant la domination du territoire acadien. Au cours des cent ans après la colonisation initiale, la domination de l'Acadie a changé de mains de nombreuses fois. Port-Royal, le premier établissement acadien permanent, fut détruit par les Britanniques en 1613, huit ans après la colonisation. En 1621, l'Écosse, sous l'empire britannique, avait le contrôle de la colonie. Le règne écossais a mené à l'adoption du nom de « Nouvelle-Écosse » (l'adoption officielle de ce nom est venue en 1713, mais de 1621 à 1713 « Nouvelle-Écosse » fut utilisé en commun avec « l'Acadie » pour désigner la colonie). En 1632, le traité St-Germain-En-Laye a restitué l'Acadie à la France et les Écossais furent renvoyés en Europe. C'est après ce traité que l'ensemble des colons acadiens sont arrivés de la France. Trente-trois ans plus tard, en 1654, la colonie acadienne a été gagnée par les Britanniques qui l'occupèrent jusqu'en 1667 avant d'être restaurée aux Français avec le traité de Breda. C'était avant la signature du traité de Breda que les Acadiens ont commencé à être en plus en contact avec les Anglais plutôt qu'avec les Français – (un) élément très important de la caractérisation de la vie des Acadiens en Amérique. Les

⁵ Poirier, 1990. *Causerie memramcookienne*, cité dans Charpentier (1996 : 19), Dubois et Boudreau (dir.), « Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire », Moncton: les Éditions d'Acadie.

⁶ En fait, le premier établissement par une colonie française en Amérique du Nord s'est fait à l'Île Sainte-Croix en 1604, mais n'a pas réussi. L'Acadie fut colonisée de façon permanente en 1605, cependant les premières familles acadiennes qui ont contribué à la véritable colonisation du territoire n'apparurent que dans les années 1630.

Anglais et les Acadiens voient le début de leur coexistence qui influence l'héritage historique et linguistique des Acadiens.⁷ En 1713, l'Angleterre a gagné son contrôle final, attribué par la signature du traité d'Utrecht; ce fut la fin de l'Acadie de l'Empire français. Les cartes 3 et 4, en annexe (Flikeid, 1994 : 277 - 279), démontrent les différences entre la colonie nommée l'ancienne Acadie en 1713 et l'Acadie actuelle. L'Île Royale et l'Île Saint-Jean, territoires peu contestés par les Britanniques, étaient retenues par la France. En ce temps-là, la population de la petite colonie s'élevait à 2 528 personnes (Massignon, 1962) et elle ne recevait plus de colons français. L'immigration n'explique qu'une petite partie de l'accroissement en population. Cet accroissement est dû en grande partie à un très haut taux de natalité et à un taux de mortalité relativement bas.

L'Acadie et les Aborigènes

Au début de la colonisation acadienne, les francophones ne se donnaient pas le nom de « Acadien ». Pourtant, dès le XVIII^e siècle, un grand nombre de gens se servaient de ce mot pour décrire les habitants du territoire si souvent revendiqué par les deux Empires. D'où, posons-nous la question, fait vient le terme « Acadien »?

Ce sont les Français qui ont nommé la nouvelle colonie. Ils ont adopté le mot algonquin de ce territoire et l'ont écrit de différentes manières, soit « la Cadie », soit « LaCadye » (Griffiths, 1973). Les aborigènes qui habitaient « la Cadie », principalement des Malicites, des Micmacs et des Abénaquis, partageaient tous un parler algonquin apparenté. Cependant, le mot Acadie a peut-être une autre origine, celle-ci moins connue que « la Cadie » et « LaCadye ».

⁷ Daigle (1993 : 9).

Thomas Costain (1959) croit que l'Acadie tire son origine du mot « aquoddie » qui, en algonquin, signifie « l'abondance de morues près des côtes ».

Généralement les relations entre les Acadiens et les Aborigènes étaient harmonieuses et productives. Les Aborigènes instruisaient les Acadiens dans leurs habiletés indigènes, et parfois une femme aborigène se mariait avec un Acadien du village avoisinant. La conversion au catholicisme des Aborigènes habitant proche des villages acadiens contribuait aussi beaucoup à l'amitié entre les deux peuples. C'est par ces contacts que des amérindianismes se sont incorporés dans le parler acadien dont on retrouve encore quelques traces aujourd'hui.⁸

L'expulsion des Acadiens

Les étapes qui menèrent à la grande tragédie des Acadiens ont commencé avec la signature du traité d'Utrecht en 1713. Les termes du traité accordaient à la France l'Île du Cap Breton et l'Île-du-Prince-Édouard mais cédaient l'Acadie entière (la Nouvelle-Écosse) à l'Angleterre. Après que le traité d'Utrecht fut signé et que les Acadiens furent absorbés par l'Empire britannique, la France voulut que les Acadiens se déplacent à la colonie française de l'Île du Cap Breton. Les dispositions du traité donnaient aux Acadiens la liberté de se déplacer de l'Acadie dans l'espace d'un an. Ceux qui resteraient deviendraient sujets du Royaume d'Angleterre. Les Acadiens ont très tôt réalisé que les lois établies par l'Angleterre favorisaient très peu leur religion et cela les rendait mécontents. Alors, pour des raisons religieuses, les Acadiens préféraient plutôt partir. Toutefois, ces derniers voulaient aussi rester en Nouvelle-Écosse où les terres étaient plus fertiles que sur l'Île du Cap Breton. D'un autre côté, les Britanniques étaient peu à les laisser partir parce que la perte des colons et de leur bétail feraient

la ruine de la colonie. Les bateaux français n'étaient pas autorisés à fournir le transport des Acadiens, partant du principe que les Français utiliseraient ces bateaux pour attaquer les Anglais. Ceux-ci ont refusé de fournir leurs propres bateaux pour l'évacuation des Acadiens.

Le gros des Acadiens est alors resté en territoire contrôlé par l'Angleterre. Les Britanniques continuaient à harceler les colons avec la question du serment d'allégeance. Ces colons, prisonniers sur leurs propres terres, refusaient de le prêter. Ils insistaient sur leur neutralité face aux Français et aux Anglais. En prêtant serment au roi d'Angleterre, les Acadiens seraient traîtres aux Français si ceux-ci triomphaient de l'Angleterre. S'ils se battaient pour la France les Britanniques les feraient prisonniers. Les Acadiens ne voulaient combattre pour personne; ils voulaient qu'on les laisse tranquilles. En conséquence, l'Angleterre appelait les Acadiens «les Français neutres». Les Acadiens se considéraient distincts et neutres, les Français les voyaient comme des alliés peu fiables et les Britanniques comme des citoyens insatisfaisants.

L'Angleterre a offert des terres aux familles acadiennes pour les persuader de prêter le serment d'allégeance au roi de l'Angleterre et de ne pas quitter l'ancienne Acadie pour des terres occupées par les Français. Il y avait aussi des tentatives de la part des Britanniques de convertir les Acadiens à l'anglicanisme. Comme je l'ai déjà souligné, le traité d'Utrecht donnait la permission aux Acadiens de quitter l'Acadie s'ils ne voulaient pas prêter serment, mais les Britanniques profitaient des colons. L'Angleterre avait une prise faible sur la Nouvelle-Écosse, parce que pendant une trentaine d'années après la signature du traité d'Utrecht, elle s'était trouvée sans de réels établissements en Acadie. De plus, étant donné que le fort de Louisbourg avait été cédé aux Français en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle, la Nouvelle-Écosse était en position d'être attaquée par la France. Alors en 1749, l'Angleterre a finalement envoyé plus de

⁸ Les mots « Acadie », « Madawaska », « patate » et « boucane » ne sont que quatre exemples d'amérindianismes.

2 000 personnes en Acadie pour s'établir (Gauvin, 1969). Ils ont choisi Halifax. Maintenant que l'Acadie avait ses propres colons britanniques, les Acadiens devenaient superflus. En juillet 1755, l'Angleterre a adopté une nouvelle politique. Le serment allait être offert une dernière fois aux Acadiens. Ceux qui le refuseraient seraient déportés. Les Acadiens, neutres depuis 1713, ont rejeté l'offre en masse. En revanche, l'Angleterre alors a déployé des soldats britanniques en Ancienne Acadie. Ainsi débuta le Grand Dérangement.⁹

Avant les déportations massives de familles acadiennes qui ont constitué les grands événements historiques du Grand Dérangement (1755 – 1763), la Nouvelle-Écosse avait atteint une population de quelque 14 000 personnes (Massignon, 1962). Au total, on estime que 7 000 Acadiens ont été chassés de leurs villages par les Britanniques lors de la première vague de déportation du Grand Dérangement (Davis 1985). Un bon nombre était renvoyé en Europe tandis que d'autres furent dispersés dans diverses régions de la côte est des États-Unis.

Des milliers d'Acadiens furent renvoyés en Angleterre, dans des camps où ils étaient forcés à travailler laborieusement. A bord des bateaux qui transportaient les exilés, un bon pourcentage d'entre eux ont péri dû aux conditions misérables du voyage. La situation fut pareille pour ceux expulsés aux États-Unis; bon nombre sont morts au cours du voyage. La majorité qui ont survécu au transport se sont retrouvés au Massachusetts mais aussi dans les États de New York, Pennsylvanie, Maryland, Virginie, Connecticut, Géorgie et les deux Carolines qui en ont aussi reçu un bon nombre (Griffiths, 1973). Au moment de la déportation, la Louisiane était une ancienne colonie française, alors quelques centaines de réfugiés ont réussi à s'y établir. Ces familles y sont restées et ont développé leurs propres établissements, un territoire appelé parfois Acadiana, habité aujourd'hui par des Acadiens qu'on appelle souvent les

Poirier (1928 : 283 - 291) donne une bonne analyse de l'existence des mots amérindiens dans le vocabulaire acadien.

Cajuns. Cette large distribution avait pour but de fléchir l'unité et l'esprit français des Acadiens, les forçant à se soumettre à la domination anglaise. Les exilés se trouvèrent dans un milieu où leur religion n'était pas acceptée et leur langue pas parlée. Les deux résultats majeurs de cette dispersion des Acadiens ont été la perte complète d'identité d'un côté et la survivance de l'autre.

Comment ont-ils complètement perdu leur identité? Les enfants qui ont perdu leurs parents en transit ont été quelque fois élevés par des colons américains plus sympathiques. Ces enfants ont été éduqués dans une nouvelle religion ; ils ont appris et adopté l'anglais; ils ont créé de nouvelles familles et ils ont fini par perdre leur identité acadienne. D'autres réfugiés ont tellement fléchi à cause de l'adversité et l'hostilité ainsi que le creuset américain qu'ils se sont rendus méconnaissables.

Environ 1 000 Acadiens (Davis 1985), ont échappé à la déportation initiale en prenant la fuite. Ils se sont réfugiés dans d'autres régions de la Nouvelle-France – aujourd'hui l'Île du Cap Breton, l'Île-du-Prince-Édouard, le Nouveau-Brunswick et le Québec. Pendant que ces Acadiens étaient en fuite, les soldats britanniques ont détruit et brûlé leurs maisons et leurs récoltes (Cyr 1982). (Cela constituait en somme les premières attaques britanniques.) Devant l'absence d'Acadiens à déporter, les Britanniques ont fait tout leur possible pour effacer la présence acadienne du territoire. Malheureusement, lorsque le reste de la Nouvelle-France est tombé sous le contrôle de l'Angleterre en 1758 avec la cession de Louisbourg le 26 juillet, un bon nombre de ces Acadiens réfugiés dans ces diverses colonies ont été rassemblés et déportés.¹⁰ Cela a duré jusqu'en 1762, un an avant la fin de la guerre entre la France et l'Angleterre. Au total, on estime le nombre d'Acadiens déportés durant le Grand Dérangement à 10 000 (Thompson, 1986).

⁹ Pour voir comment était l'Acadie avant le Grand Dérangement, voir la carte 6 en annexe (Vernez, 1979 : 33).

Les Provinces Maritimes

Vers la fin des années 1750, après les déportations, la Nouvelle-Écosse ne s'est jamais trouvée entièrement sans Acadiens. Griffiths (1973) estime la population acadienne de cette province à moins de 1000 en 1760. Quelques familles, mais peu nombreuses, ont réussi à y rester en cachette. En 1763, la guerre entre l'Angleterre et la France se termine, après une durée de neuf ans, et le Traité de Paris donne la permission aux Acadiens de retourner en Nouvelle-Écosse et de s'y rétablir.¹¹ Ils se sont dirigés vers leurs anciens foyers dans l'espoir de recommencer leurs vies – pour découvrir que leurs terres et leurs propriétés avaient été remises aux colons britanniques. Lors du retour des Acadiens, les autorités les ont aussi accueillis avec si peu de tolérance que la majorité des Acadiens sont rapidement repartis et installés dans les autres provinces maritimes, notamment au Nouveau-Brunswick. Vers 1771, on estime qu'environ 1 500 Acadiens s'y étaient installés, surtout dans la vallée du Fleuve Saint-Jean, dans le sud-ouest de la province.¹² Bref, il a été démontré que bien des Acadiens ont été complètement annihilés. Il est incroyable qu'il y en avait tellement qui ont surmonté l'adversité de leur déportation pour former au XXe siècle un groupe distinct qui gagne un peu de reconnaissance. Afin d'atteindre ce peu de reconnaissance, il a fallu que les Acadiens demeurent unis. Cela est exactement ce que l'Angleterre essayait d'éviter.

¹⁰ 1758 marque la deuxième vague de déportations massives d'habitants acadiens.

¹¹ C'est aussi le Traité de Paris qui a mené aux établissements par des Loyalistes et des Européens dans les provinces maritimes. La signature de ce traité céda à l'Angleterre tout le territoire colonisé sauf les îles de Saint-Pierre et Miquelon qui sont retenues par la France.

¹² Je renvoie encore le lecteur à la carte 4, en annexe.

L'établissement des premiers Acadiens dans la région de Moncton

Dix ans après le Grand Dérangement, vers 1765, Moncton était une municipalité centrale dans la communauté anglophone du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. La ville prend son nom du fameux colonel Robert Monckton, lieutenant-gouverneur d'Annapolis-Royal. Monckton fut aussi l'homme chargé d'exécuter les attaques sur les forts français le long de la frontière de la Nouvelle-Écosse, par lesquelles il s'est distingué durant la guerre. L'appellation a changé de « Monckton » à « Moncton », celle qu'on connaît aujourd'hui, lors d'une erreur de transcription au moment de l'incorporation de la ville en 1855 (Ferron, 1991).

Les souches acadiennes de Moncton proviennent de l'établissement actuel du village de Dieppe et du village de Gédéaïque. Lors d'un recensement des années 1850, on ne comptait que neuf Acadiens qui habitaient Moncton, une population très peu nombreuse (Cyr, 1982). Au début, c'était plutôt la paroisse de Shédiac qui constituait la communauté acadienne de cette région de la province. L'amorce du développement économique de Moncton est venu avec l'arrivée des Loyalistes et des colons de descendance européenne, plutôt allemande. Sa croissance économique, qui a débuté au début des années 1870, a attiré l'établissement des Acadiens dans les villages mentionnés, qui ont finalement formé le centre urbain de Moncton.

Les Acadiens ont été les premiers colons permanents de notre grand pays et leur histoire en est une de grande importance. Les événements qui documentent leur histoire, le Grand Dérangement en particulier, ont tous eu leur place dans la création et la formation du caractère des Acadiens. La force des Acadiens a commencé à s'établir lorsqu'ils se sont retrouvés, maintes et maintes fois, au centre du conflit entre l'Angleterre et la France. Leur amour pour leurs terres s'est accru avec les amitiés renforcées avec leurs voisins, les Micmacs et les

Malicites. Les efforts de la part des Acadiens de convertir les Aborigènes au catholicisme ont aussi renforcé leurs croyances religieuses qui en fin de compte ont joué un rôle central dans leur refus de porter le serment d'allégeance au roi d'Angleterre. Cet effet boule de neige a mené à la déportation, le plus grand événement dans l'histoire des Acadiens. L'établissement des Acadiens au Nouveau-Brunswick et la création d'une communauté acadienne néo-brunswickoise dans trois régions représentent l'issue de cette grande tragédie.

III. L'ACADIE ET LE QUEBEC

Les populations francophones les plus denses du Canada se situent en Acadie et au Québec. Bien entendu, il y a des francophones qui habitent d'autres régions du Canada, notamment en Ontario mais leur population est minoritaire face à celle des anglophones. On trouve aussi quelques populations francophones dans les provinces de l'Ouest qui sont encore moins nombreuses que celles de l'Ontario. Seuls l'Acadie et le Québec seront discutés ici.¹³

La chose la plus importante à réaliser est que le Grand Dérangement ne définit pas uniquement la différence entre les Acadiens et leurs voisins québécois. Certes, les déportations signifient une des grandes caractéristiques des Acadiens mais ce peuple n'est plus comme il était en 1755. Ceci est bien souligné par Chantal Rousseau :

L'Acadie, ce n'est pas seulement le Grand Dérangement. Il est vrai que le peuple acadien a été pendant longtemps très attaché à ses valeurs traditionnelles. Mais le groupe 1755 l'a dit en 1978 : « Le monde a bien changé! » Les anciennes valeurs catholiques ont moins de chance de séduire les jeunes. [...] Milieu minoritaire, où le nationalisme ne sait plus sur quel pied danser, où tout le monde se connaît, mais ne s'écoute pas toujours. L'Acadie du XXI^e siècle est loin du cliché de « Gabriel et Évangéline ». En effet, lorsqu'on demande à un Acadien d'expliquer ce que représente pour lui l'Acadie, on risque de tomber sur un « euh!...eh! bien. C'est...hum ». Bref, la perplexité est au rendez-vous. Les premiers nationalistes disaient : « Nous sommes Acadiens, nous sommes français et catholiques! » Or maintenant, qui sommes-nous?¹⁴

¹³ Dallaire (1999) donne une bonne analyse des relations acadiennes-québécoises.

¹⁴ Le Front, vol 32, numéro 10, 28 novembre 2001.

La formation des grandes régions linguistiques

Les différences entre les Acadiens et les Québécois sont historiques et contemporaines. Les colonisateurs acadiens et québécois n'ont jamais été une population française très unie, même au début de la colonisation. D'abord, parce que les colons des deux territoires, le « Canada » et l'Acadie, ne partageaient pas les mêmes lieux d'origines en France.¹⁵ On a déjà établi le Poitou en France comme étant le lieu d'origine principal le plus reconnu des Acadiens. Les Québécois¹⁶ venaient des provinces du centre, de l'ouest et du nord-ouest de la France ou simplement du Saintonge et de la Normandie respectivement (Wade 1960).¹⁷

Les différences entre les origines de l'Acadie et le Québec ne sont certainement pas reliées à la géographie seulement, mais aussi à des différences de vocabulaire. Massignon (1962 : 735) l'explique :

D'une façon générale, l'ensemble des parlers du Nord-Ouest de la France est représenté par beaucoup moins de mots, en Acadie, qu'au Canada; au contraire les parlers de l'Ouest situés au sud de la Loire, sont représentés en Acadie par bien des mots qu'on cherche en vain dans les glossaires de la Province du Québec.

Le lieu et le vocabulaire d'origine ne peuvent certainement pas expliquer toutes les différences que l'on observe entre les Acadiens et le Québec. Au cours du premier siècle de colonisation, la séparation géographique des deux peuples par la vallée Saint-Laurent et la présence des Britanniques en ancienne Acadie ont fait que les Acadiens étaient plus en contact avec les Loyalistes et les Britanniques, avec qui les Acadiens avaient des rapports plus étroits

¹⁵ Au moment de la colonisation, le Canada comprenait la partie ouest de la Nouvelle France qui est maintenant le Québec alors que l'Acadie était la partie Est.

¹⁶ « Canayen » était l'ancien nom donné aux gens francophones qui habitaient la région qu'on appelle aujourd'hui Québec.

¹⁷ Voir la carte 5 en annexe (Charbonneau et Guillemette, 1994 : 164).

que les Québécois. Ces contacts avec l'Empire britannique ont mené à la croissance anticipée des influences anglaises, « [...] alors que le français du Québec était soumis à des influences plus diversifiées et à une emprise plus grande du parler de la région parisienne » (Poirier 1994 : 74). De plus, l'Acadie a connu une séparation plus ancienne d'avec la France que le Québec (la séparation définitive a été marquée en 1713 par la signature du traité d'Utrecht). Toutefois, on ne devrait pas penser que la division géographique entre l'Acadie et le Québec a empêché les deux parlers français qui évoluaient en région, de venir en contact l'un avec l'autre et enfin d'évoluer ensemble. Ce phénomène a débuté principalement après le Grand Dérangement lorsqu'un certain nombre d'Acadiens se sont enracinés dans l'Est du Québec pour échapper à la déportation. On retrouve aujourd'hui des tournures acadiennes dans le parler de l'Est du Québec ainsi que des traits linguistiques du parler québécois dans la région Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick.¹⁸

Après la langue, une autre source majeure de l'influence britannique sur les Acadiens a été l'économie. Les Acadiens dépendaient du commerce continu qui existait entre eux et la Nouvelle-Angleterre. La France n'a rarement offert d'aider l'Acadie qui, jusqu'aux années de misère de déportation, recevait ses nécessités des Anglais. Lorsque l'Acadie était sous le contrôle de l'Angleterre de 1713 à 1763, les relations entre les peuples francophones des deux côtes du Saint-Laurent étaient encore plus restreintes.

Le Grand Dérangement de 1755 est un des facteurs les plus marquants qui différencient les Acadiens des Québécois. Pour les Acadiens qui ont réussi à retourner dans les Maritimes après avoir été chassés de leurs terres et dispersés dans diverses régions en Amérique et en Europe par les Britanniques, leurs souffrances ont créé des liens très forts entre eux et parmi

leurs descendants. Comme l'explique Griffiths (1973 : xii), cette tragédie a joué le rôle de la formation d'une identité acadienne distincte :

... the deportation neither created nor destroyed the Acadians. It has been the most obviously striking event in Acadian history, but it could not have occurred had there been no Acadians. That is to say the events of 1755 happened because the French-speaking population of Nova Scotia of that time was not merely another French settlement, temporarily controlled by the English. In 1755 the Acadians already had their own identity.

Pour les Acadiens, le Grand Dérangement n'a pas été seulement une déportation d'un peuple, ce fut la destruction de leur société, la dispersion de leurs familles très unies, la rupture de leur langue. Ils se voyaient victimes d'une injustice.

Le Grand Dérangement a aussi marqué un grand changement dans la langue des Acadiens. Avant la déportation, l'Ancienne Acadie était en voie de former une langue commune uniforme, mais après 1755 avec le retour de certains colons et l'arrivée des Loyalistes, les Acadiens sont entrés en contact avec des dialectes différents, d'origines française et anglaise. Ici se trouve la genèse de l'acadien et de ses variétés actuelles.

Aujourd'hui, parmi les variétés de français parlées au Canada, on distingue facilement celui des Acadiens des autres francophones du reste du Canada. On attribue généralement cette caractéristique distinctive principalement aux différences des caractéristiques linguistiques des variétés non standard parlées par les premiers colons à l'origine des peuples acadiens et québécois. De plus, l'isolement relatif dans laquelle les populations canadiennes-françaises ont vécu a permis aux variétés de français de ne pas trop venir en contact. Les variétés de français parlées par les Acadiens seront détaillées dans le chapitre VI.

¹⁸ Pour plus de détails à ce sujet, consultez les travaux d'Adrien Bérubé, parmi d'autres, celui intitulé Vers un atlas prospectif de l'Acadie (1980), dont je fournis un résumé au chapitre III.

La crise acadienne

D'autres différences entre les Acadiens et les Québécois se rattachent à la politique et à l'économie. Si on les compare avec l'ensemble des Québécois, les Acadiens sont généralement moins éduqués et gagnent moins, ce qui affecte leur standard de vie. De plus, ils ont moins accès que leurs voisins québécois à des postes de gérance et à des emplois qui demandent des techniques spécifiques à l'industrie.¹⁹

Les francophones québécois se retrouvent toujours en majorité dans le pouvoir politique de leur province alors que les Acadiens de toutes les provinces maritimes n'ont pas leur propre parti politique au gouvernement. Bastarache et Boudreau Ouellet (1993) suggèrent qu'afin d'obtenir plus de droits pour la communauté linguistique acadienne, l'Acadie devrait exercer plus de pouvoir politique, comme le fait le Québec. Cependant, elle se trouve actuellement en situation de « non-existence ». En géographie officielle, il n'existe plus d'Acadie. L'effet de l'assimilation a été si fort au cours des années que les Acadiens sont entrés dans une « crise », comme le décrit Bérubé (1980).²⁰ Les Acadiens ont été annihilés en termes géographiques. Cette annihilation résulte du fait que les Acadiens sont privés du contrôle politique de leur territoire. « Les Acadiens, pour 'rester', doivent désormais prendre les grands moyens » (Bérubé 1980 : 5). Cette citation est tirée de Vers un atlas prospectif de l'Acadie (1980) où Bérubé cherche à provoquer des changements favorables à la situation de l'Acadie, surtout au Nouveau-Brunswick. L'acadien ne survivra pas si les Acadiens ne peuvent ni vivre ni *travailler* dans leur langue. Vernez (1979) aussi souligne cet état de fait. Les emplois très bien payés aux Maritimes sont naturellement ceux de cols blancs, cependant la majeure partie d'entre eux se trouvent en

¹⁹ L'ensemble des emplois tenus par les Acadiens est discuté dans le chapitre VI « Les parlers français d'Acadie » du présent travail.

²⁰ Je détaille les événements d'assimilation plus loin dans ce travail.

communautés anglophones. Si ces types d'emplois existent dans les communautés à majorité acadienne, ils demandent de très bonnes connaissances en anglais. Les Acadiens, moins éduqués que les anglophones et par conséquent ayant moins d'occasions d'acquérir une bonne connaissance dans leur deuxième langue officielle, sont forcés d'embrasser une carrière qui les soumet à un standard de vie plus bas.

On a pu observer au Québec, par exemple, que la francisation des termes techniques avait favorisé l'utilisation du français dans le monde du travail, ce qui du même coup avait revalorisé son statut [...] et nous connaissons les résultats positifs de ces mesures.²¹

Une politique acadienne réelle ne pourrait pas être établie sans une francisation du langage technique, chose déjà entreprise au Québec.

Le Nouveau-Brunswick est devenu officiellement bilingue en 1969 avec l'adoption de la loi des langues officielles.²² Cette loi a pourtant fait très peu pour améliorer la situation linguistique de la minorité francophone. Tandis que le Québec se rallie sans arrêt pour la séparation du Canada, l'Acadie exerce rarement, presque jamais, ses possibilités d'être reconnue indépendamment des Maritimes et même du reste du pays.²³ Aujourd'hui les croyances des Acadiens en leur communauté, leur désir de préserver leurs traditions, leur langue et leur religion ne semblent pas trop être des objectifs rattachés à une pression de créer une Acadie libre. Avec l'exception de quelques grands combats, la vision des Acadiens des années 1970 paraît, dans l'ensemble, abandonnée, morte.

²¹ Phlipponneau (1991 : 59).

²² Le Nouveau-Brunswick continue à être la seule province officiellement bilingue du pays.

²³ Toutefois, on ne devrait pas oublier de mentionner le Parti Acadien, fondé en 1971 par Euclide Chiasson. L'objectif principal de ce parti fut la création d'une province acadienne qui comprendrait des régions maritimes où les francophones se trouveraient en majorité. Malheureusement, les projets du Parti n'ont jamais eu de suite.

Robert Gautier (1993) décrit la situation de l'Acadie comme un résultat de négligence.

Certes les anglophones dominent en population en certaines parties de l'Acadie (notamment le Sud-Est du Nouveau-Brunswick) ainsi qu'en pouvoir économique et gouvernemental, mais Gauthier croit que les Acadiens négligent les possibilités d'établir leur propre gouvernement. Il peut être suggéré que cette négligence est tirée du fait que les Acadiens ont été si longtemps soumis au pouvoir du puissant anglophone qu'ils se sentent intimidés politiquement. Bérubé (1980 : 11) souligne que les Provinces Maritimes et le Nouveau-Brunswick en particulier ont besoin d'un grand nombre de francophones qui se disent Acadiens pour travailler « farouchement à la conservation de leurs droits, surtout le droit à la différence, ce qui signifie ici le droit de vivre en français ». Il faut à tout prix éviter la négligence et l'intimidation.

Cette « intimidation » a donné lieu à une Acadie faible, où le peuple se sent perdu. Une explication de cette situation se trouve dans la conscientisation chez les Acadiens de leur position politique et économique aux Maritimes après 1755 (Griffiths, 1973). Pour bien des Acadiens, le Grand Dérangement signifie leur conquête. La grande conséquence du Grand Dérangement pour les exilés qui ont pu retourner et s'établir en Nouvelle-Écosse et dans les deux autres provinces maritimes fut une faiblesse politique durable pour les Acadiens, une politique quasiment inexistante. Phlipponneau (1991) suggère qu'afin d'estomper le sentiment d'insécurité linguistique qui prévaut continuellement en Acadie, la refrancisation du territoire ou la « normalisation du français acadien » semblent être la meilleure solution.

À la recherche d'une Acadie

Parmi tous les auteurs et chercheurs qui désirent créer une entité juridique et territoriale distincte pour les Acadiens, Adrien Bérubé est probablement le mieux connu, dû en gros à son credo inébranlable. À travers ses études sur la géographie, l'économie et la culture du Canada français de l'Est, il a écrit l'ouvrage maintenant bien connu, Vers un atlas prospectif de l'Acadie (1980), en préparation de sa thèse de doctorat. Dans son document, Bérubé cherche la solution utopique pour la crise acadienne. Voici en résumé ce qu'il propose.

Bérubé commence avec la proposition de trois nouveaux concepts. Selon lui, les significations du Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick et la Péninsule Acadienne parmi d'autres sont ambiguës. Alors il abandonne les concepts géographiques de l'Acadie qui sont largement acceptés et en propose de nouveaux qu'il croit plus à l'avantage des Acadiens.

1) la Marévie :

La Marévie est un néologisme forgé en 1972. Il a été créé pour désigner la région ou le territoire compris par les trois comtés du Nouveau-Brunswick qui sont généralement appelés le Nord-Ouest, c'est-à-dire le comté du Madawaska, le nord de celui de Victoria et l'ouest de Restigouche. La carte 7 qui illustre la Marévie se trouve dans les annexes.²⁴ Dans l'espoir d'obtenir un nom neutre qui décrirait ce territoire francophone sans ambiguïté, les premières syllabes des noms des trois comtés précédents ont été forgées ensemble, créant la Marévie. Les Maréviens et les Maréviennes sont francophones à plus de 90 % et ils partagent en même temps des ancêtres acadiens et québécois, les distinguant des autres territoires francophones des Provinces Maritimes.

²⁴ Bérubé (1980 : 4).

[...] plus française que toute autre région acadienne des Provinces Maritimes, mais moins acadienne que toute autre région française des mêmes provinces.²⁵

Afin de définir le statut constitutionnel et territorial éventuel de la Marévie, Bérubé propose quatre possibilités qu'il appelle les futuribles alternatifs. Voici leurs courtes descriptions, et ils sont illustrés dans les cartes 9 - 12.²⁶

a) « la Marévie, U.S.A. »

Premièrement, la Marévie aurait la possibilité de se joindre aux États-Unis comme nouveau comté de l'État du Maine. Les francophones de la Marévie partagent une histoire avec ceux du Maine.

b) « la Marévie, United Maritimes »

Pour résoudre la prétre situation économique des Provinces Maritimes, on parle du regroupement de ses provinces et peut-être même l'inclusion de Terre-Neuve et du Labrador. La Marévie pourrait s'intégrer aux United Maritimes parce qu'elle fait partie actuellement du Nouveau-Brunswick. Dallaire (1999 : 25) relève par contre que les Acadiens néo-brunswickois sont contre une union des Provinces Maritimes, « [...] même s'ils savent qu'une telle union servirait leurs frères acadiens des autres provinces ».

c) « la Marévie, Québec »

Simplement dit, Bérubé illustre cette possibilité de se joindre au Québec pour des raisons que la Marévie partage plus sur le plan linguistique et culturel avec le Québec qu'avec le reste de l'Acadie.

²⁵ Bérubé (1980 : 7).

²⁶ Ces cartes sont tirées de l'ouvrage de Bérubé (1980 : 50 et 52).

d) « la Marévie, Nouvelle-Acadie »

Selon Bérubé, faire partie de la Nouvelle-Acadie est le futurible alternatif le plus utopique. Cela créerait une Nouvelle-Acadie unilingue française, la province acadienne, et le Nouveau-Brunswick unilingue anglais, avec un coude bilingue à Moncton.²⁷

2) L'Appalachie acadienne :

Aux Provinces Maritimes, un comté sert de base de comparaison de territoires pour les recensements et les publications des statistiques par le gouvernement. Un comté maritime n'est qu'une division géographique pour faciliter le déroulement des recensements, il ne s'agit plus de pouvoir politique comme fut l'utilité des premiers comtés maritimes lorsqu'ils furent créés.

L'Appalachie acadienne est composée de 46 comtés, les 36 traditionnels des Provinces Maritimes ainsi que 10 comtés de l'Est de Québec. La carte 8 illustrant cette Appalachie se trouve dans les annexes.²⁸ Bérubé inclut ces dix comtés parce que les francophones de ce territoire partagent non seulement la langue avec leurs voisins acadiens, mais aussi la culture et des ancêtres communs. Bérubé croit aussi que cette inclusion permettra une meilleure comparaison des francophones de l'Est du Québec avec les Acadiens.

Pourquoi alors le nom « Appalachie »? Les Appalaches sont les chaînes de montagnes qui s'étendent de Terre-Neuve jusqu'en Alabama. C'est autour de cette chaîne de montagnes que, depuis 100 ans, on trouve des communautés canadiennes et américaines très pauvres.

²⁷ La Nouvelle-Acadie est définie à la page 24.

Pour bien des auteurs, l'industrialisation et l'urbanisation se sont faites au détriment, sinon aux dépens de petites communautés appalachiennes plus ou moins perdues à travers ces collines. Aux États-Unis, le nom d'APPALACHIA évoque les « Hillbillies », mais au Canada on connaît aussi les Newfies, les Bluenoses et les Newbies.²⁹

L'Appalachie acadienne constitue donc l'Acadie historique et l'Acadie moderne à l'exception de la Louisiane. Les régions appalachiennes de l'Est du Québec et de l'Ouest du Maine font partie de ce nouveau concept par la proportion de leur population d'origine acadienne.³⁰

3) La Nouvelle-Acadie :

Ce troisième concept a déjà été discuté et considéré par le Parti Acadien. Pour eux, la Nouvelle-Acadie serait composée des sept comtés du Nouveau-Brunswick (Gloucester, Westmorland, Madawaska, Restigouche, Kent, Northumberland et Victoria) qui contiennent une proportion de francophones supérieure au quart de leur population totale. Bérubé révisé un peu les composantes de cette Nouvelle-Acadie proposée par le Parti Acadien. Sa version à lui n'inclura que la partie Nord du comté de Victoria au lieu de tout le comté. Il exclura aussi le comté de Westmorland. À travers ses écrits, Bérubé suggère que le comté de Westmorland ne fasse pas partie de l'Acadie, il est aujourd'hui trop assimilé à l'anglais et il serait trop difficile de le ré-assimiler aux autres comtés francophones. De plus, les situations économiques des comtés précédents ne sont pas comparables à celle du comté de Westmorland. L'ensemble des emplois est largement

²⁸ Bérubé (1980 : 6).

²⁹ Bérubé (1980 : 7).

différent et le comté de Westmorland connaît un revenu moyen supérieur à celui des autres comtés francophones. « [...] l'élite acadienne de Moncton perd le droit de parler au nom de l'Acadie toute entière » (Bérubé 1979 : 49). À travers les recherches, il est facile de voir que Moncton est peu estimée comme ville acadienne par une forte proportion des chercheurs.

Moncton. Un lieu exact, une erreur monumentale sur la carte de notre désir, le nom de notre bourreau comme un graffiti sur la planète. Moncton. Un espace difficile à aimer (un espace difficile pour aimer), une ville qui nous déforme et où nous circulons dans les ramages du ghetto.³¹

Problèmes de toponymie

Le gros problème que Bérubé relève est celui des grandes villes « acadiennes ». Ces quatre villes, Moncton, Bathurst, Campbellton et Edmundston, portent des noms de personnages politiques anglophones. L'auteur croit qu'il faut «retaper» ces noms pour qu'ils donnent aux Acadiens un sens d'importance à l'image acadienne. Il ajoute qu'un nouveau toponyme serait un pas dans la voie de la francisation du milieu . Pour un bon «retapage»³² des noms de lieux acadiens, Bérubé souligne que le Nouveau-Brunswick d'aujourd'hui donnerait place à trois nouveaux territoires : la Nouvelle-Acadie, le New Brunswick, faisant par ailleurs partie des United Maritimes, et le bilingue Coude-Moncton. Il aimerait abandonner les toponymes Nord-Ouest, Nord-Est et Sud-Est et propose de les remplacer avec : la Marévie, les Chaleurs et

³⁰ Bérubé parle de l'Ouest du Maine parce qu'il espère incorporer 10 comtés de l'Ouest de l'État du Maine dans une version ultérieure de son travail.

³¹ Chiasson, H., 1988, *Pour sauver Gérald Leblanc*, dans Gérald Leblanc, « L'extrême frontière. Poèmes, 1972-1988 ». Moncton : Éditions d'Acadie, pp. 7 – 13, cité dans Waddell, 1994. *Un continent-Québec et une poussière d'îles*, Poirier (dir.), «Langue, espace, société» page 221.

Beauséjour respectivement (les Chaleurs et Beauséjour ont une valeur historique). La Marévie serait la grande ville de la République au lieu d'Edmundston. Comme grandes villes, les Chaleurs auront : Ville-Roy qui remplacerait Bathurst (le nom de Roy reste un des noms de famille le plus commun de la région), et Pain-de-Sucre pour Campbellton. D'autres toponymes proposés pour d'autres villes acadiennes se trouvent dans les annexes (la carte 13).³³

³²Ce terme est adopté par Bérubé (1980).

³³ Bérubé (1980 : 54).

IV. LA DÉMOGRAPHIE ACADIENNE SELON LES DIVISIONS

POLITIQUES

On compte environ plus de trois millions d'Acadiens dans le monde aujourd'hui, dont environ la moitié au Canada.³⁴

Le tiers de la population canadienne (environ 30 %) déclare le français comme langue maternelle et les francophones représentent une minorité numérique dans toutes les provinces sauf le Québec. Soixante pour cent de la population canadienne est anglophone. L'autre dix pour cent de la population déclarent ni le français ni l'anglais comme langue maternelle et ils adoptent généralement l'anglais comme langue seconde, sauf au Québec où c'est le français.

Des trois provinces maritimes (le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, et l'Île-du-Prince-Édouard), les francophones se retrouvent les plus nombreux au Nouveau-Brunswick. Selon un recensement mené en 1996 par Statistique Canada, les Acadiens représentent le tiers de la population provinciale, ou 34 %. Le pourcentage d'Acadiens au Nouveau-Brunswick est donc représentatif à la population francophone du Canada. En 1996, Les Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard ne comprenaient que 4 % de la population totale, de même que les Acadiens néo-écossais.

Le 18 juin 1784, la Nouvelle-Écosse est divisée par un décret impérial, ce qui érigeait le Nouveau-Brunswick comme Province du Canada. Lors de ce décret, on estime que 3 000 Anglais, 2 000 Français et 2 000 autochtones habitaient ce territoire (Allard et Landry, 1998). La création de la province était provoquée par l'arrivée d'un grand nombre de Loyalistes en Nouvelle-Écosse (Cyr 1982). Deux ans plus tard, en 1786, le gouvernement provincial a déclaré

la création de huit comtés : York, Sunbury, Queens, Kings, Saint John, Charlotte, Westmorland et Northumberland. En 1826, ce dernier comté fut divisé pour l'addition de deux autres comtés, ceux de Gloucester et Kent. Cinq ans plus tard, en 1831, vint la création du comté de Carleton et 1837 était l'année de la fondation du comté de Restigouche. On ajouta aux cartes géographiques les comtés de Victoria et d'Albert en 1844 et en 1845 respectivement et finalement le comté de Madawaska, fondé en 1873 (Dionne, 1989).

Aujourd'hui, le Nouveau-Brunswick est composé de 15 comtés, dont sept avaient une population acadienne de plus de 10 % en 1981. Ces sept comtés acadiens sont ceux de Gloucester, Kent, Northumberland, Restigouche, Victoria, Westmorland et du Madawaska. Parmi ces sept, les comtés de Gloucester, Kent et celui du Madawaska avaient des populations acadiennes qui dépassaient 80 % en 1981 (Dionne 1989). Les Acadiens du comté de Westmorland, dans lequel se situe la ville de Moncton, ne représentaient en 1981 qu'un pourcentage de 40 % (Statistique Canada, 1984).

³⁴ Ryan (1996 : 27).

V. LES RÉGIONS ACADIENNES DU NOUVEAU-BRUNSWICK

Après le Québec, la plus grande proportion de francophones au Canada se trouve au Nouveau-Brunswick. Une grande majorité de ces Acadiens vivent dans le nord et ces francophones constituent plus de 80 % de la population totale de cette partie du Nouveau-Brunswick. En 1998, approximativement 58 % de tous les francophones du Nouveau-Brunswick résidaient dans le nord, 35 % dans le sud-est et l'autre 7 % repartis dans les régions centrales et sud-ouest de la province (Allard et Landry, 1998).³⁵

Le Nord-Ouest

L'Acadie du Nouveau-Brunswick recouvre trois régions géographiques majeures. La première se situe dans le Nord-Ouest de la province, englobant le comté du Madawaska (le dernier-né des grands comtés du Nouveau-Brunswick) et la partie ouest du comté de Restigouche ainsi que la partie nord du comté de Victoria. Cette région est connue très souvent par l'ensemble des Acadiens sous le nom de la « République du Madawaska », ou tout simplement « le Madawaska ». C'est le territoire qu'Adrien Bérubé (1980) appelle la Marévie (voir la carte 7 qui l'illustre dans les annexes). Géographiquement, le Madawaska constitue les alentours où se relie le bout nord de l'état du Maine avec la partie ouest du Nouveau-Brunswick. Comme on a fait pour le nom « Acadie », on a emprunté à la langue amérindienne pour nommer ce territoire du Nord-Ouest. Le comté prend son nom de l'ancien nom micmac pour la ville d'Edmundston, « Madoueskak », qui signifie le « pays des porcs-épics » (Albert 1982).³⁶ Dès la colonisation

³⁵ La carte 15 illustre les régions acadiennes et anglophones du Nouveau-Brunswick (Cyr et al., 1996 : 4)

³⁶ « Madawaska » est un mot micmac composé; « madawes », qui veut dire « porc-épic » et « kak », qui signifie « endroit » ou « lieu » (Michaud, 1967).

française, le Madawaska servait de lien important entre les Acadiens de l'ancienne Acadie, l'Île Royale, et l'Île Saint-Jean, et du Québec, mais la région n'a pas été peuplée d'Acadiens d'une façon permanente avant 1785 (Albert 1982).

C'était les Acadiens de Sainte-Anne-des-Pays-Bas, aujourd'hui Fredericton et la capitale provinciale, qui se sont premièrement établis au Madawaska après le Grand Dérangement. Une vingtaine d'années après l'établissement de la paix (la signature du Traité de Paris en 1763), les Acadiens sont partis des rives sud du Fleuve Saint-Jean et se sont déplacés vers le Nord-Ouest. Aujourd'hui, les francophones madawaskayens constituent 95,2 % de la population totale du comté et vivent d'une économie axée sur la foresterie et l'agriculture.

Le degré avec lequel les francophones adultes du Nouveau-Brunswick se considèrent comme étant Acadiens se rapporte fortement à la région où ils résident. Combattant pour une Acadie libre, Adrien Bérubé, exprime fortement son opinion dans la partie intitulée « Mon credo » de son ouvrage Vers un atlas prospectif de l'Acadie (1980 : 2) :

Je suis « Brayon pur laine ». Je ne suis PAS D'ORIGINE acadienne. Je suis citoyen de la République du Madawaska.

Des historiens de l'Acadie constatent que la plupart des Madawaskayens francophones se considèrent distincts des Acadiens, qu'ils ont plus en commun avec les Québécois. Bérubé dit même que les Brayons et les Brayonnes n'aiment pas être associés à l'Acadie. En Acadie, un Brayon se prétend Canadien et au Québec, il se donne le nom d'Acadien.³⁷ Cela dit, les Madawaskayens sont premièrement citoyens de la République du Madawaska, avant d'être Acadiens, ou Canadiens.

³⁷ Je définis le mot Brayon en termes de lexique identitaire à la page 34.

Le Nord-Est

La deuxième région où se trouve une concentration majeure d'Acadiens au Nouveau-Brunswick est dans le Nord-Est de la province, en particulier dans le comté de Gloucester, mais qui englobe aussi un peu le comté de Northumberland et en partie le comté de Restigouche. On appelle cette région la Péninsule acadienne et ce nom est en général accepté (voir la carte 14).³⁸ La Péninsule ne faisait pas partie de l'Ancienne Acadie. Le Nord-Est était fondé comme territoire principalement acadien quelques années après le Grand Dérangement par des familles qui ont survécu à la dispersion. La ville principale de la Péninsule Acadienne, Tracadie, situe ses origines acadiennes en 1764. Les francophones comprennent 79,7% de la population totale de la Péninsule (Dallaire et Lachapelle, 1990) et ils travaillent pour une économie qui est soutenue en principe par la pêche et le bois qui, au point de vue national, est en décroissance comme secteur économique.

Lors de sa présentation au Congrès mondial acadien, Calixte Duguay (1996 : 84) a relevé l'existence de plusieurs Acadies, dont l'une est l'Acadie de la Péninsule acadienne. « Un de mes bons amis m'a affirmé l'autre jour que l'Acadie, c'était la Péninsule acadienne, parce que c'était le seul endroit aux Maritimes où il se sentait vraiment chez lui ». On attribue ce raisonnement à l'isolement de la Péninsule acadienne où le taux d'assimilation est le plus bas des régions acadiennes.³⁹

³⁸ Flikeid, (1994 : 10).

³⁹ Parmi d'autres, Duguay relève aussi l'existence d'une Acadie des Provinces Maritimes, une du Nouveau-Brunswick, une de Caraquet, et une Acadie de Moncton.

Le Sud-Est

La dernière région à identifier est celle sur laquelle se concentre ce travail. Elle se situe dans le Sud-Est du Nouveau-Brunswick, dans le comté de Westmoreland.⁴⁰ Ses grandes villes sont Newcastle, Chatham et surtout la ville de Moncton et les environs. Les francophones de Moncton forment 35 % de la population totale de la ville, et 42,5 % des francophones de son comté de Westmoreland (Perrot 1995). Des trois régions acadiennes du Nouveau-Brunswick, les francophones du Sud-Est se trouvent en minorité. La proportion d'Acadiens dans le Nord-Ouest et dans le Nord-Est reste largement majoritaire. D'après Cadieux (1965), Moncton est le centre d'attraction de cette région comprenant les comtés de Kent, Westmoreland et Albert, qui signifie le véritable cœur de l'Acadie actuelle.⁴¹ De plus, la ville de Moncton est en voie de devenir le centre culturel des Acadiens. La ville compte la seule université francophone de la province, nommée l'Université de Moncton, fondée en 1963.⁴²

Cette université a comme mission particulière d'offrir à la population acadienne des provinces Maritimes un enseignement universitaire de qualité et (qu'il) doit répondre dans toute la mesure possible aux espoirs et aux aspirations de cette population.⁴³

L'Université de Moncton possède trois campus, à Edmundston, à Moncton et à Shippagan. Hors Québec, elle est la seule université francophone au Canada. Le gouvernement provincial reconnaît la communauté linguistique des Acadiens et leur donne accès à certains

⁴⁰ Voir la carte 16 de la région du Sud-Est du Nouveau-Brunswick (Péronnet, 1985 : 12).

⁴¹ Le comté de Kent est majoritairement francophone alors que le comté d'Albert connaît une grande majorité anglophone. Moncton se situe au carrefour qui représente les deux principaux groupes.

⁴² Les étudiants de l'Université de Moncton ont voté contre un changement de nom il n'y a pas longtemps. Les résultats d'un référendum mené en février 2001 démontrent que plus de 80 % des étudiants sont en faveur de retenir le nom « Université de Moncton ». Parmi ceux qui voulaient renommer l'institution, « l'Université d'Acadie » était le plus favorable. D'ailleurs, le gouvernement fédéral a récemment consenti des millions de dollars pour l'établissement d'un institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques à l'Université de Moncton. Ce sera le premier institut consacré à ce type de recherche au Canada (Hebdo Campus, vol. 32, no 15, décembre 2001).

⁴³ Voir le texte de « La mission de l'Université de Moncton », 5 mai 1985.

services publics dans leur langue. Le statut juridique et le système scolaire ne sont que deux exemples. On retrouve surtout à Moncton de nombreux organismes acadiens (dont un des plus reconnus fut la Société des Acadiens et Acadiennes) et même à travers les médias, comme l'antenne régionale de Radio-Canada.

Le Sud-Est connaît une économie croissante due en partie aux contacts entre les deux communautés linguistiques et au secteur économique primaire. A Moncton en particulier, c'est le transport qui domine l'industrie. La majorité des travailleurs francophones *et* anglophones sont employés dans ce domaine et ceux qui y sont affiliés. Toutefois, les emplois qui tombent plutôt sous le titre de « professionnel » comme les avocats et les médecins, sont tenus en gros par les anglophones et les étrangers. L'anglais reste la langue des affaires, de l'administration et de la communication.

Moncton n'est pas toujours perçu favorablement par tous les Acadiens. Il y en a qui croient que c'est insultant que soit donné à Moncton le titre « centre de l'Acadie ». Dallaire (1999 : 76) résume ce point de conflit avec clarté :

La ville de Moncton est une partie incontournable de tout portrait linguistique de l'Acadie. D'abord, il y a ce cocasse retournement de l'histoire : il est tout de même curieux qu'une ville nommée en l'honneur d'un des commandants militaires responsables de l'expulsion des Acadiens puisse prétendre aujourd'hui au titre de métropole et même de capitale de l'Acadie. Certes, d'autres villes, particulièrement Caraquet, lui font concurrence à ces titres.

C'est la Péninsule acadienne qui croit mériter le titre « capitale de l'Acadie » plutôt qu'une ville du Nord-Ouest. Le Madawaska, on l'a déjà souligné, se considère en général différent du reste de l'Acadie et la Péninsule acadienne est plus homogène en termes linguistiques que le Sud-Est. Toutefois, Moncton devient le centre d'Acadie parce que la ville se

trouve dans une région plus riche que la Péninsule acadienne. Ainsi, Moncton a plus de possibilités à offrir et plus de possibilités pour développer des services publics pour les Acadiens, comme la présence de la télévision et de la radio.

Le lexique identitaire

Rares sont les variables sociolinguistiques où une composante géographique n'intervient pas.⁴⁴

Les Acadiens néo-brunswickois s'identifient par différentes appellations qui les distinguent en termes de géographie. Les « Brayons » désignent les Acadiens de la République du Madawaska⁴⁵, autrement connus sous le nom de « Madawaskayens ». À cause d'un manque d'évidence, Massignon pouvait seulement soupçonner que le surnom « Brayon » vient probablement d'une variation de **Bretons**, parce qu'il y en avait quelques-uns parmi les Acadiens du Nord-Ouest. L'appellation de « Brayon » connaît des connotations négatives et péjoratives à cause des équivalents du mot en acadien. Quelques-uns sont : vieux pantalons, torchons, guenilles et haillons (Ferron, 1991). L'origine de ce sobriquet est encore discutée. Selon Robert Boulanger, les Madawaskayens ont été affublés de ce sobriquet par les Québécois alors que Geneviève Massignon résume son origine comme ceci : « Bien des Canadiens de la Province de Québec considèrent le parler acadien comme un mauvais français anglicisé; ils appellent les gens du Madawaska les « brèyons » parce qu'il leur est reproché de « breyer » (écorcher) le français » (Massignon, 1962, tome II, page 731).

⁴⁴ Flikeid (1989 : 197).

⁴⁵ La République du Madwaska n'est certainement pas une vraie république. C'est plutôt un terme servant à désigner la fierté, le nationalisme de la population du comté et sa situation géographique.

On donne le nom de « Cayens » aux Acadiens occupant la région Nord-Est. « Cayen » est une prononciation québécoise que les Acadiens prononcent « acadjen » (Ferron, 1991). Bérubé (1980) relève aussi, mais sans explication, l'existence du nom « Morues » comme nom identitaire des Acadiens de la région. De plus, Bérubé semble négatif vis-à-vis ce terme, le trouvant très peu judicieux et il appelle ceux qui emploient tous les termes que je cite dans cette partie ici des « malins ».

Pour ce qui est d'un Acadien de la ville de Moncton et sa région acadienne (le Sud-Est), il s'appelle un « Chiac » et parle un dialecte fortement anglicisé : le chiac.⁴⁶ Ce terme provient de « Shédiac »⁴⁷, le nom d'une petite municipalité dans les environs nord-est de Moncton, à une vingtaine de kilomètres du centre urbain (Dictionnaire nord-américain de la langue française, 1979).

⁴⁶ Le parler chiac est discuté dans le chapitre VII du présent travail.

⁴⁷ Autrefois, le nom de Shédiac était « Gédalque ».

VI. LES PARLERS FRANÇAIS D'ACADIE

Ceux qui lisent les travaux de Poirier pourraient croire que l'acadien n'est constitué que du français standard et d'archaïsmes.²⁸ En fait, les termes que Chiasson (1992) appelle archaïsmes acadiens sont tout simplement des acadianismes. Ils sont inconnus en québécois et en français de France à l'exception du poitevin et ils sont en usage commun en Acadie aujourd'hui.⁴⁸ En réalité, les parlers d'Acadie varient de plusieurs façons. Le français acadien se définit par sa diversité. L'époque, la région et les différences individuelles sont tous des paramètres qui font varier le français parlé en Acadie; l'acadien est fort loin d'être simple et homogène.

Le parler français acadien comprend trois divisions. À l'aide des travaux de Péronnet, je vais détailler le français acadien traditionnel et le français acadien d'aujourd'hui. Une description de la troisième division, le français acadien comme langue minoritaire, est donnée dans l'article de Péronnet (1996) intitulé *Qu'est-ce qui distingue le parler français acadien des autres parlers français (de France, du Québec)?*, dans « L'Acadie en 2004 ».

Afin de bien établir le lien entre la première division du parler français acadien, l'acadien traditionnel, et la deuxième, le français acadien d'aujourd'hui, il faut premièrement établir le classement des variétés de français parlé en Acadie du Nouveau-Brunswick. Péronnet (1996 : 123) a établi la grille typologique suivante :

²⁸ Motapanyane (1997 : 2) décrit le français standard comme « the form of French which does not reveal the geographic origin or the social status of the speaker or writer ».

⁴⁸ Simplement, un acadianisme est un mot ou une expression qui appartient au français acadien (Dictionnaire québécois français, 1999).

**Grille d'analyse pour le classement des nouvelles variétés de français
parlé en Acadie du N.-B.**

Tendance française non standard	Français traditionnel	Tendance français standard
Seuils de divergence	Point de départ	Seuils de divergence
3 ___ 2 ___ 1	___X___	1 ___ 2 ___ 3

Je commence l'analyse par le « point de départ », l'Acadien traditionnel. Les deux autres tendances se trouvent dans la deuxième division plus loin, le français acadien d'aujourd'hui.⁴⁹

l'acadien traditionnel

Le français acadien traditionnel se compose de variantes régionales. Le principal composant du français acadien traditionnel est son aspect conservateur. L'acadien traditionnel provient du français populaire, notamment de la région poitevine en France. Cela distingue l'acadien traditionnel du québécois, qui a pris naissance principalement dans le français populaire de Paris. On retrouve aussi un pourcentage d'acadianismes (environ 25 % d'après Péronnet) dans le vocabulaire de cet acadien traditionnel. Quelques exemples de ces termes sont : «embourrer», «basir», «cagouet» et «éloèse», pour «envelopper», «disparaître», «nuque» et «éclair».⁵⁰ L'acadien traditionnel a dû aussi s'accoutumer aux termes du Nouveau Monde.

⁴⁹ Tous les exemples de l'acadien traditionnel et de l'acadien d'aujourd'hui que je cite dans ce chapitre ont été tirés de Péronnet (1996).

⁵⁰ Cormier, 1999. Dictionnaire du français acadien.

Ainsi se sont créés des néologismes au moyen d'extensions de sens ou bien au moyen d'emprunts à d'autres langues (comme le micmac d'abord et l'anglais ensuite).

Trois grands traits de l'acadien traditionnel sont les archaïsmes, les emprunts et les calques. Péronnet (1996) donne quelques exemples de ces traits qui le caractérisent:

Exemple d'archaïsmes :

- 1) J'irai pas, à *cause qu'*i mouille. (« parce que »).

Exemple d'anglicisme (emprunt) :

- 2) Je peux pas *afforder* de m'acheter ça (« se payer qqch. »; anglais « to afford »).

Exemple d'anglicisme (calque) :

- 3) Je vas *appliquer* pour une job. (« faire une demande d'emploi »; anglais « to apply for »).

Il me semble juste de terminer ce résumé en citant Geneviève Massignon : « Le mérite des parlers acadiens est d'avoir conservé intacts encore au milieu du XXe siècle, la force et la saveur de l'ancien français, tout en l'adaptant avec bonheur aux réalités du Nouveau-Monde ».⁵¹

le français acadien d'aujourd'hui

Péronnet divise le français acadien d'aujourd'hui en deux composantes : le nouveau vocabulaire et le vocabulaire traditionnel dont on a déjà parlé. Par la suite, elle relève trois catégories de nouveau vocabulaire : le français standard, les régionalismes et les anglicismes. Le

⁵¹ Massignon, Geneviève, *Les minorités françaises du Canada*, Le français dans le monde. Numéro 23 (mars 1964), 19, cité dans Gauvin (1969), page 52.

tableau A montre le taux de changement qu'a connu le français acadien, et le tableau B les catégories d'où il tire son vocabulaire nouveau.⁵²

TABLEAU A	
Taux de changement (%)	
Nouveau vocabulaire	Vocabulaire traditionnel
de 20 à 42 % selon les régions	de 58 à 80 % selon les régions

TABLEAU B		
Catégories de nouveau vocabulaire (%)		
Français standard	Régionalismes	Anglicismes
de 35 à 62% selon les régions	de 20 à 40 % selon les régions	de 17 à 38% selon les régions

L'Acadie du Nouveau-Brunswick est en constante évolution linguistique. Elle connaît un phénomène de changement linguistique, qui, d'après Péronnet (1994), date d'une cinquantaine d'années. Un changement linguistique est une évolution naturelle d'une langue. En Acadie du Nouveau-Brunswick, cette évolution langagière va dans deux directions opposées. D'un côté, il s'agit d'un mouvement vers un français plus standard, plus « prestigieux »; c'est la conformité. De l'autre, on voit un mouvement vers le contraire, ou comme le décrit Péronnet (1991 : 45), « vers la diversité, et la reconnaissance des différences [...] régionales ». Ceci dit, l'acadien traditionnel, qui se trouve entre ces deux mouvements, semble dans le marasme, son emploi même en allant décroissant.

⁵² Péronnet, 1996. *Qu'est-ce qui distingue le parler français acadien des autres parlers français (de France, du Québec)*, « L'Acadie en 2004 », pp. 197 – 205.

On attribue ces mouvements selon des situations différentes, principalement le contact linguistique. Ces mouvements en directions opposées créent de nouveaux parlers qui se sont formés à partir du français traditionnel retrouvé dans chaque région identifiée. Bien entendu le français traditionnel varie de région en région.

Pour ce qui est du changement vers le français standard, il consiste en trois « seuils de divergence » (Péronnet 1996 : 121 – 135). L'ordre de gradation des seuils est important. Le premier seuil comprend des traits de standardisation proche des traits régionaux de l'acadien traditionnel. Le troisième seuil s'éloigne le plus et ne comprend aucun trait régional.

1^{er} seuil : introduction de traits super-régionaux

En Acadie, surtout dans le Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick, le québécois exerce une influence croissante sur le français acadien. Voici quelques exemples des traits empruntés au français québécois ; le tu interrogatif, et le t de liaison de la première personne du verbe être :

- 1) Y a-*tu* queque chose (« Y a-t-il quelque chose »)?
- 2) C'est-*tu* all (« Est-ce tout »)?
- 3) Je sus-*t*-aussi ben de la faire jouer.

2^e seuil : mélange des variétés régionale et standard

Ici on retrouve un va-et-vient entre l'emploi de l'acadien traditionnel et le français standard. Les exemples cités ci-dessous sont tirés d'un seul locuteur qui s'est exprimé dans les deux variétés avec une égale aisance.

- 1) *I étiont* pas solides *su leu* pieds (« Ils n'étaient pas solides sur leurs pieds »).
- 2) *I aviont être tchi ce qu'i étiont* (« Ils avaient osé être qui ils étaient »).
- 3) Tu sais on parlait de l'Acadie du N.-B. *tout à l'heure*.

4) Mon père était un *fanatique* religieux.

Les deux premiers exemples contiennent des traits du français acadien traditionnel alors que dans les exemples 3 et 4 on trouve des termes du français standard, inconnus en acadien traditionnel.

3^e seuil : emploi approximatif de la variété standard

Ce dernier seuil provient de la situation dans laquelle un locuteur n'utilise que la variété standard du français mais sans la maîtriser parfaitement. Ici on trouve des cas d'hypercorrections (de types morphosyntaxique et lexical) et un mélange des registres familier et soutenu du standard.

- 1) Ce ne sont que des mots. Ca veut *tous* dire la même chose finalement.
(hypercorrection de type morphosyntaxique)
- 2) Sa voiture *percuta dans* le ravin.
(hypercorrection de type lexical)
- 3) Le ministère des Transports *a changé son capot de bord*.
(expression familière du standard)

En ce qui concerne le changement vers un français non standard, plutôt anglicisé,

Péronnet (op. cit.) identifie encore trois seuils de divergence :

1^{er} seuil : nouveaux traits de transfert linguistique

Ce seuil comprend deux catégories d'emprunts, les composés et les emprunts de pronoms et de déterminants anglais :

- 1) I s'habillent *right sharp* (« à la mode »).
- 2) J'ai *kind of* peur (« en quelque sorte »).

3) On a eu une *so so* sortie (« plus ou moins bonne »).

(exemples d'emprunts composés)

4) C'est-tu *all* (« Est-ce tout »)?

5) J'ai mon *own car* (« J'ai ma propre voiture »).

(exemples d'emprunts de pronoms et de déterminants anglais)

2^e seuil : nouveaux traits de simplification structurale

Cette simplification est caractéristique des parlers populaires. Péronnet a identifié trois cas de simplifications : les formes verbales, les articles contractés, et l'emploi du verbe **avoir** à la place du verbe **être**.

1) Quoi ce *tu fairais* avec zeux (« tu ferais »)?

2) *I s'étraient* accoutumés (« ils étaient »).

Ces formes verbales sont calquées sur les infinitifs **être** et **faire**.

3) On va à *les* danses à l'école.

4) Je pense plus à *les* dessins.

Cette non-contraction des articles contractés en français standard est un phénomène très nouveau en Acadie du Nouveau-Brunswick, possiblement due à un apprentissage incomplet du français scolaire de référence.

5) *J'ai tanné* d'être dans les « High Schools ».

[exemple de l'emploi du verbe **avoir** à la place du verbe **être** (« je suis tanné »)]

3^e seuil : réduction stylistique

Ce seuil se caractérise par la perte de la variété traditionnelle à cause de la grande influence de la langue seconde, c'est-à-dire la variété française apprise à l'école, « avec toutes les limites qu'une langue exclusivement scolaire peut comporter » (Péronnet, 1996 : 129). Dans ce cas le locuteur ne peut maîtriser ni son parler régional ni le français standard. Par exemple, le locuteur ne saura pas utiliser la préposition « à » en français acadien traditionnel ou dans ses emplois standards :

- 1) Le livre *de* mon ami (et non pas le livre **à** mon ami).
- 2) *Téléphoner quelqu'un* (à la place de **téléphoner à quelqu'un**).

Si on applique ces résultats des tableaux 1 et 2 aux régions acadiennes du Nouveau-Brunswick, on trouvera que l'acadien traditionnel est en régression partout sauf dans la Péninsule acadienne où les habitants francophones peuvent mieux résister aux changements linguistiques grâce à leur isolement géographique. C'est ce qui est montré par les analyses de l'enquête sociolinguistique de Flikeid (1989) qui montrent un maintien considérable des traits acadiens que l'auteure considère comme étant traditionnels. On peut conclure aussi que la République du Madawaska tend à adopter un français plutôt standard mais qui est encore caractérisé par des tournures québécoises, un phénomène attribué encore à la situation géographique des Brayons. Ceci nous amène au Sud-Est du N.-B. où les résultats des enquêtes démontrent un fort mouvement vers un français plutôt anglicisé, concentré surtout dans la région de Moncton. D'après Péronnet, c'est surtout le mouvement vers un français anglicisé qui rend le français acadien d'aujourd'hui différent des autres parlers français.

Il existe bel et bien un grand pourcentage de personnes, anglophones et francophones, qui croient que l'anglicisme est l'ennemi du français. J'ai tendance à être d'accord avec Poirier (1928 : 271) qui croit plutôt que l'anglicisme est « un instrument de richesse pour notre parler franco-canadien [..] ». L'existence de l'anglicisme est un élément de distinction entre les divers parlers français d'aujourd'hui.

Le tableau C montre la catégorisation du français par région acadienne au Nouveau-Brunswick, un résumé des paragraphes précédents :

TABLEAU C Le changement linguistique en Acadie du Nouveau-Brunswick		
Le français standard-----le français acadien traditionnel-----le français anglicisé		
Le Nord-Ouest	Le Nord-Est	Le Sud-Est

« L'assimilation : un danger sous-estimé »⁵³

Languages may die : are they murdered, or do they commit suicide?⁵⁴

Une des grandes caractéristiques du parler acadien du Nouveau-Brunswick est l'anglicisation, ou l'assimilation qui « fait des ravages ».⁵⁵ L'anglicisation est définie par le « processus par lequel la langue anglaise a tendance à s'imposer comme langue hégémonique »

⁵³ Je tire ce titre de Dallaire (1999) parce que je le juge très approprié.

⁵⁴ Edwards (1985 : 51).

⁵⁵ Le Front, vol. 32, numéro 10, 28 novembre 2001.

(*Dictionnaire du français plus*, 1988). Le Nouveau-Brunswick a connu un taux d'assimilation plus bas que les autres Provinces Maritimes de 1971 à 1991. Beaudin (1996) nous indique par le tableau suivant que ce sont les francophones de l'Île-du-Prince-Édouard qui sont en voie d'être le plus assimilés à l'anglais.⁵⁶

TABLEAU D			
Taux d'assimilation chez les francophones des Maritimes, par province, 1971-1991			
Année	N.-B. (%)	N.-E. (%)	I.-P.-E. (%)
1971	7.7	30.8	40.1
1981	6.6	31.5	37.0
1991	8.7	40.9	49.0

L'assimilation a beau jeu, surtout sur la ligne de batailles, c'est-à-dire dans les villes, là où les contacts interlinguistiques sont les plus répandus et où le plus souvent les rapports entre groupe minoritaire et groupe majoritaire sont de force inégale. Perrot (1995) chiffre le taux d'assimilation à la communauté majoritaire (anglophone) de Moncton à 15 %, qui est de 5 % plus haut que le taux du comté de Westmoreland. L'anglais, la langue du pouvoir économique, domine Moncton.

Je cite maintenant Paul Bourque (1996 : 90 – 91), directeur général des éditions Perce-Neige au Nouveau-Brunswick, qui explique un peu la difficulté qu'ont les Acadiens d'aujourd'hui face au phénomène indomptable, l'assimilation.

L'assimilation, c'est l'histoire de ma famille. Ma mère était une anglophone de Pennsylvanie et mon père est né à Bouctouche. Ils sont venus s'installer à Moncton dans les années 1950. Mon père fonctionnait en anglais, premièrement parce que l'anglais, c'était la langue de la *business*, et deuxièmement à cause d'une certaine honte rattachée au français. Mes six sœurs ont fréquenté l'école

⁵⁶ Roy (1993) donne une bonne analyse de l'effet de l'assimilation des francophones dans les Provinces Maritimes.

anglaise; leurs enfants ne parlent pas français. Mon frère et moi sommes les deux seuls de la famille à avoir terminé l'école en français, mon père nous y a obligés, pour nous donner une chance qu'il n'avait pas eue, je crois, et pour faire renaître un peu de culture acadienne dans son foyer.

J'ai longtemps refusé cette culture acadienne que je percevais comme misérabiliste, une culture de pauvres sans éducation, opprimés par la religion. A 17 ans, malgré ma scolarisation en français, j'éprouvais de la difficulté à m'exprimer dans cette langue.

Le gouvernement provincial fait très peu pour empêcher l'assimilation des Acadiens. Les premiers ministres du Nouveau-Brunswick disent souvent qu'ils s'opposent à l'anglicisation, qu'ils désirent «l'assimilation zéro». L'ancien Premier Ministre Frank McKenna a même fait une promesse en 1994, «de ne plus permettre l'assimilation d'un seul Acadien» (Dallaire (1999 : 64), mais en réalité, que peut faire le gouvernement pour empêcher un phénomène linguistique qui se produit de façon naturelle?

La cause principale de l'anglicisation des Acadiens au Nouveau-Brunswick est l'exogamie, c'est-à-dire un couple qui se forme dont un conjoint a le français comme langue maternelle et l'autre, l'anglais. L'anglais devient la langue commune du couple, et par conséquent devient (à 83 %, selon Cyr, Duval et Leclerc, 1996) la langue maternelle de leurs enfants. L'anglicisation fait que la reproduction linguistique des Acadiens constitue le principal déterminant de l'avenir démographique des Acadiens du Nouveau-Brunswick (Castonguay, 1996). Si on examine les recensements de Statistiques Canada on verra que le taux de reproduction linguistique des francophones du Nouveau-Brunswick a diminué par plus de trois fois entre 1961 et 1991. En 1961, il était de 254 % comparé à 65 % en 1991 (Statistiques Canada

1993), qui fait que le taux collectif d'anglicisation ou d'« assimilation » des francophones de la province a été de 35 %.

Roger Bernard (1994 : 326), qui a étudié le problème de l'exogamie et de l'anglicisation, le résume en cinq points :

- a) L'exogamie conduit à une anglicisation des comportements linguistiques dans la famille.
- b) Plus le milieu est minoritaire, plus les taux d'exogamie sont élevés et plus l'anglicisation est prononcée à l'intérieur des familles exogames.
- c) Les facteurs démographiques (fécondité, migration et transferts linguistiques) conduisent à une minorisation de plus en plus poussée des francophones à l'extérieur du Québec.
- d) Les facteurs sociaux, culturels et idéologiques favorisent et justifient l'exogamie.
- e) Conséquemment, les taux d'exogamie augmentent, l'anglicisation liée à l'exogamie s'amplifie, et l'image persiste selon laquelle l'exogamie est le cheval de Troie de l'assimilation.

Les conséquences de l'anglicisation dans le parler acadien : un français «divergent»

On attribue le phénomène d'anglicisation en gros à l'insécurité linguistique des Acadiens.

À cette insécurité linguistique se rattachent les causes probables qui déterminent aussi les caractéristiques des parlers acadiens du Nouveau-Brunswick d'aujourd'hui. Ce sont aussi ces facteurs qui contribuent aux stéréotypes que l'acadien va contre le « bon usage ».⁵⁷

Chaque parler, chaque dialecte correspond à certaines divisions, soit géographiques ou sociales (Asselin et al., 1990). Le français acadien, traditionnel et d'aujourd'hui, est perçu comme le français de la classe ouvrière, jamais le français de la bourgeoisie, de l'élite. Souvent

caractérisés comme du français divergent, les parlers acadiens sont rarement enseignés hors des cours de linguistique; c'est plutôt le français standard, la langue de l'élite française, qui est encore enseigné aux élèves acadiens dans les écoles. Les étudiants peuvent même recevoir des échecs s'il emploient leur parler familier dans les cours (Motapanyane 1997). Ceci peut être dû à la majorité des enseignants et des professeurs dans le système d'éducation en Acadie, qui eux ont eu un grand nombre de leurs professeurs formés à la française (Griffiths 1969).

Une autre raison, ou stéréotype, attribuée à la divergence de l'acadien est le travail « acadien ». J'ai déjà souligné qu'en général les Acadiens sont moins éduqués et ont moins de chances que les Québécois d'obtenir un poste bien rémunéré dans les hautes professions. Les Acadiens tiennent en gros des emplois dans les domaines de l'agriculture, la pêche, la moulure et l'exploitation minière, et l'industrie du bois. La paie est plus basse, leur habillement n'est pas celui d'une allure « professionnelle », et leur parler ne contient pas de vocabulaire technique, moderne, populaire et « raffiné ». Pour toutes ces raisons les Acadiens sont perçus comme employant le français de façon incorrecte; on dit aussi qu'ils ont inventé des mots et des paroles purement incompréhensibles, que leur « ignorance » les a conduits à écorcher une belle langue.

⁵⁷ Plus loin dans ce travail je discute le terme « stéréotype ».

VII. LE CHIAC : QU'EST-CE QUE C'EST?

Qu'est-ce que ça veut dire, être acadien? L'Acadie est-elle un lieu ou un état d'esprit? Quelqu'un qui ne parle plus le français peut-il être acadien?⁵⁸

Cette citation ne visait pas la situation linguistique de Moncton mais plutôt celle de la Louisiane. Toutefois, elle peut être mise en parallèle avec le chiac et les perceptions qui l'entourent. Le chiac, est-ce du français? Est-ce nécessaire de parler « français » pour être acadien?

Le chiac est un terme difficile à définir précisément à cause des nombreuses explications du terme par différents chercheurs. Roy (1979) décrit les locuteurs du chiac comme étant très sensibles. Cette sensibilité « se manifeste tout d'abord dans la façon ou plutôt les façons dont ils définissent le terme chiac (page 73). Pour des raisons que tous n'aiment pas le terme « chiac », les chercheurs préfèrent plutôt l'emploi de termes moins avilissants. Selon Gérin et Phlipponneau (1984), le chiac est un « nouveau code » emprunté abondamment à l'anglais, utilisé largement au centre urbain de Moncton par les jeunes Acadiens. Dans le même esprit que Gérin et Phlipponneau, Péronnet (1996) distingue le chiac de l'acadien traditionnel, mais le caractérise comme un nouveau parler formé du contact des langues. Pour Hamers et Blanc (1989), le chiac, est un dialecte vernaculaire caractérisé par la mixité des codes anglais et français. Ces définitions sont rejointes en partie par l'opinion de Léon Thériault qui sépare le chiac du français et du parler acadien mais auquel il rattache le terme « franglais ».

[...] on nous dit que le chiac, mot d'invention assez récente, c'est en réalité du franglais, un français corrompu au contact de

⁵⁸ Ancelet (1996 : 89).

l'anglais. 'Crosser la street', c'est du chiac, mais ce n'est ni du français ni du parler acadien.⁵⁹

Au lieu du terme chiac, Roy (1979) préfère parler du « parler de Moncton » ou du « français de Moncton », jugeant le mot chiac et les définitions ambiguës qui l'entourent comme étant péjoratifs. D'après Roy, le terme chiac peut désigner trois choses en ce qui concerne le contenu linguistique : 1) un français mêlé de termes anglais; 2) un français mêlé d'acadianismes; ou 3) un mélange des deux, c'est-à-dire un français mêlé d'anglais et d'acadien (Roy 1979 : 74). Elle mentionne cependant que certains préfèrent le terme « chiac » parce que « d'après eux les différents phénomènes qui y sont rattachés reflètent *la réalité monctonienne* » (page 75).⁶⁰ Selon elle, les gens de Moncton parlent du français mais elle reconnaît la présence des mots anglais dans la variété. Elle continue en disant que les emprunts à l'anglais sont largement stigmatisés par le peuple.

Le lexique est imprégné de mots anglais mais ces mots anglais seraient utilisés dans des phrases françaises. Toutefois, pour le locuteur francophone étranger, surtout celui qui n'est pas d'origine acadienne, le problème du lexique en est un de taille en ce qui concerne l'intercompréhension. Voilà pourquoi certains soutiendront qu'il est téméraire de parler du français de Moncton.

Les écrits de Thompson (1986) nous relèvent encore d'autres raisonnements. Sa thèse de maîtrise intitulée « Chiac : An example of Dialect Change and Language Transfer in Acadian French » (1986), nous indique que le terme chiac n'a jamais été défini en termes de savoir s'il représente le dialecte de la région Sud-Est du Nouveau-Brunswick en son entier ou le dialecte fortement anglicisé de la ville de Moncton et les environs. D'après la chercheuse, le chiac est de

⁵⁹ Léon Thériault dans le journal *l'Évangéline*, cité dans Roy (1979 : 76).

⁶⁰ C'est moi qui souligne.

l'acadien traditionnel mais avec une différence primaire : le taux d'anglicisation dans le chiac est plus élevé que dans l'acadien traditionnel. Elle déclare que le chiac, qu'elle appelle aussi le « dialecte de Moncton », est une variété retrouvée chez les jeunes du milieu urbain et qui se caractérise par des particularités largement anglaises mais aussi québécoises.⁶¹ Elle décrit les locuteurs du chiac comme étant multi-dialectaux, capables de parler un français acadien traditionnel ainsi qu'un français « standard ». La thèse de Thompson conclut enfin que le chiac est sans doute un dialecte séparé de l'acadien.

Les travaux de Thompson (1986) indiquent la présence de trois codes linguistiques dans le sud-est du Nouveau-Brunswick : 1) l'acadien traditionnel, retrouvé plutôt chez les plus vieux et en milieu rural; 2) le français standard, qui connaît un usage en voie de croissance dû à son imposition par le système scolaire; et 3) le chiac, le dialecte des jeunes en centre urbain qui se caractérise principalement par les emprunts à l'anglais mais on y retrouve encore des traits linguistiques propres aux deux autres codes de la région.

La seule origine du terme chiac largement reconnue et acceptée est celle tirée de l'hypothèse qui veut que le chiac soit une déformation du mot « Shédiac ». Shédiac anciennement écrit « Gédaique » (Cyr, 1982), est le nom d'une petite municipalité à une vingtaine de kilomètres au nord de Moncton.⁶² Cependant, Roy nous relève que Péronnet (1975 : 17) mentionne aussi la possibilité que « chiac » soit dérivé du nom de « Chiaque », le nom d'une famille indienne qui habitait dans la région du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Les limites géographiques de l'expansion du chiac sont un peu plus disputées, comme l'écrit Roy (1980 : 74) :

⁶¹ L'âge, selon Asselin et al. (1990), est une autre division qui correspond aux différents parlers. Un parler peut appartenir aux jeunes, aux vieux, etc..

Pour certains, il désigne le parler de la ville de Moncton, pour d'autres celui des environs de Moncton, pour d'autres encore celui de Moncton et de ses environs alors qu'un dernier groupe désignera tout le sud-est du Nouveau-Brunswick comme le pays du chiac.

Ces quatre limites différentes peuvent être expliquées : premièrement, la ville de Moncton paraît acceptable parce que le chiac, comme on a déjà souligné, est une variété de français influencée par l'anglais, un phénomène qui se produit principalement en milieu urbain. La ville de Moncton est le seul centre urbain de la région Sud-Est du Nouveau-Brunswick. La deuxième limite géographique, les environs de Moncton et la troisième, Moncton et les environs, peuvent être justifiées ensemble. Si le terme chiac provient du nom Shédiac, une ville qui se trouve dans les proximités de Moncton, il n'est que justice d'inclure les municipalités dans les limites géographiques du parler nommé chiac. La proximité du centre urbain et des environs fait qu'il y a un contact linguistique continu entre la grande ville et les municipalités. Quant à la dernière limite, c'est la plus générale et la plus vague. Ici on caractérise le chiac comme étant la seule variété majeure du français dans le Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Si j'adoptais cette définition de la limite géographique du chiac, je serais limitée à penser qu'il n'y a **qu'une seule variété** de français parlée dans chacune des trois régions principalement acadiennes de la province, le « chiac » dans le Sud-Est, le « brayon » dans le Nord-Ouest, et peut-être le « cayen » dans le Nord-Est.

Ce n'étaient que quelques exemples des nombreuses variations dans les définitions du chiac. En somme, ce qui est en dispute ce sont les limites géographiques du dialecte et la terminologie appropriée pour le décrire. Simplement, j'adopterai, dans le cadre de la présente

⁶² Bérubé (1980) veut que l'épellation de Shédiac soit changée à « Chédiac », ce qui franciserait le nom de la municipalité.

étude, la définition suivante : le chiac est une variété de français anglicisée, parlée par les jeunes du centre urbain de Moncton mais pas exclusivement par les jeunes et non pas exclusivement de la ville.

Je trouve difficile de définir le chiac avec des termes spécifiques à la linguistique, tout simplement parce que ces termes sont souvent mal compris ou définis, parfois ambigus. Tout le monde parle un « dialecte » en plus d'une langue (Laurent Santerre, 1990). Un dialecte est une variété d'une langue qui diffère des autres en termes de vocabulaire, grammaire et prononciation. En gros, Edwards (1985) croit que les dialectes d'une langue sont tous perçus comme étant mutuellement intelligibles. Toutes les langues du monde, le français l'anglais, l'allemand, etc., ont de nombreux dialectes : les dialectes français de Paris, de Bruxelles, de Marseille, du Québec, de l'Ontario, de l'Acadie, de l'Afrique du Nord, etc.; les dialectes anglais de la Grande Bretagne, du Canada, d'Australie, des États-Unis, etc.; les dialectes allemands du nord du pays, du sud, de l'Autriche, etc. Je crois que le meilleur terme pour définir le chiac est celui de « parler », encore une variété d'utilisation à l'intérieur d'un dialecte. Il y a trois parlers connus en Acadie du Nouveau-Brunswick; le parler du Nord-Ouest, celui du Nord-Est, et le chiac, le parler du Sud-Est.

La langue n'est qu'une variable dans la multitude des marqueurs d'identité d'un groupe. Cette multitude de marqueurs inclut aussi l'âge, le sexe, la géographie, la religion, etc. On pourrait voir le chiac comme la source d'identité pour ces locuteurs qui se trouvent en situation de conflit linguistique. Les Chiacs sont fiers d'être Acadiens mais peut-être aussi un peu troublés par leur histoire (le lien est l'acadien traditionnel). Ils se sentent pressurisés par les demandes du français standard à l'école et dominés par le pouvoir de la majorité anglophone. De là s'est formé un nouveau parler, un marqueur d'identité.

It seems to us that chiac is the symbol and instrument of a group's allegiance : these adolescents could identify neither with the language of the older generations (because it represented a depressed past) nor with the language of the dominant group without losing their own sense of identity. The hybrid vernacular is a way of resolving their conflict.⁶³

Je reviens maintenant à la citation initiale de ce chapitre d'Ancelet : « Quelqu'un qui ne parle plus le français peut-il être acadien? » (Ancelet, 1996 : 89) Le chiac est certainement du français. Ce parler est une variété de français qui résulte du taux d'assimilation à l'anglais relativement haut qu'on retrouve à Moncton. Les locuteurs du chiac conservent dans toutes les mesures possibles leur langue et leur esprit d'acadianité. Les Chiacs sont Acadiens; ils définissent en partie l'Acadie d'aujourd'hui.

⁶³ Hamers et Blanc (1984), cité dans Perrot (1995 : 44).

VIII. LES ATTITUDES ENVERS LE CHIAC

Certaines expressions dont on se sert, en Acadie, font sourire les Canadiens et les « Français de France ». Nos gens n'aiment pas qu'on se moque d'eux. Plutôt que de s'exposer à la risée des étrangers, ils se tairont, ou parleront anglais; ou bien, s'ils parlent français, leur français, ça sera avec gêne, presque en rougissant .⁶⁴

Les dialectes régionaux sont souvent associés à un niveau de profession et d'éducation relativement «bas» et provoquent des stéréotypes à l'égard des locuteurs (Edwards, 1976). Les problèmes qu'on rencontre lorsqu'on aborde les questions linguistiques au Québec (Noël, 1978) sont les mêmes en Acadie. Ce sont 1) la conservation et la survivance de la variété française comme langue parlée en Amérique du Nord; et 2) la « qualité » de ce même parler. La multitude de recherches sur le chiac relèvent toutes d'une façon ou d'une autre des attitudes négatives à l'égard des Chiacs et de leur parler. Je ne pourrais continuer ce travail sur les attitudes sans relever les perceptions négatives du chiac retrouvées chez Arcadius Lachance, un Acadien qu'a cité Jacques Ferron (1991 : 130) dans son ouvrage Le contentieux de l'Acadie après lui avoir posé la question « Qu'est-ce qu'un Chiac, monsieur? ». Je cite la réponse donnée :

En théorie, c'est un Acadien du sud. Dans la réalité, c'est un citoyen qui cache son identité et qui se sert du français comme un argot. Il s'oppose au Brayon. Le Brayon est un Acadien du nord : il a plus de consistance. Brayonner veut dire : oui peut-être, et chiaquer veut dire : non peut-être.

⁶⁴ Poirier (1928 : 7).

Je ne peux pas affirmer si M. Lachance provient de la République du Madawaska mais la façon dont il se réfère au chiac en le comparant au brayon renforce cette possibilité.

Toutefois, on ne peut pas éliminer la possibilité que M. Lachance est Chiac lui-même et qu'il stigmatise son propre parler, étant donné ses propres attitudes à son égard. La réponse qu'il a donnée à la question de Jacques Ferron est relativement forte du côté négatif, ce qui me porte à croire que cette dernière possibilité paraît moins probable que la première.

En voici une perception semblable :

Il est vrai qu'on trouve une classe d'Acadiens à Moncton et dans certains autres milieux qui déflorent leur langue française par des anglicismes nombreux et affreux [...] on trouve une couche de la population qui n'a guère été touchée par la culture française et dont les enfants ont hérité d'un parler abâtardi par les anglicismes.

Cette citation a été prise d'un éditorial du journal *L'Évangéline* (4 février 1970) où on peut présumer que le journaliste est un Acadien de cette même région dont il parle.

Comme le fait Perrot, on note que le journaliste a employé une terminologie (« certains milieux », une « classe d'Acadiens », et une « couche de la population ») qui n'englobe pas la population générale. Ceci indique la présence de plusieurs variétés de français existantes à Moncton.

Les dames canadiennes-françaises sont jolies; elles s'habillent avec goût, mais lorsqu'elles ouvrent la bouche, plusieurs d'entre elles perdent plus de la moitié de leur beauté!⁶⁵

Cette impression, prise de la bouche d'un professeur européen en visite au Canada au milieu du 19^e siècle, ne vise pas les Chiacs en particulier, mais nous montre comment une

⁶⁵ Gauthier (1993 : 135).

perception face à la langue et à son emploi influence nos impressions d'un peuple. Ici les dames canadiennes-françaises sont perçues comme étant très jolies mais possédant un parler vulgaire et mal éduqué. De la même façon, les Chiacs, féroce­ment fiers, mais si assimilés à l'anglais qu'ils sont sur le point de ne plus être considérés Acadiens.

Une vraie perception négative du chiac se retrouve chez Jean-Claude Vernez (1979), auteur de Les Acadiens. Il décrit le chiac par le terme « patois », progressivement dégénéré au contact de l'anglais. On ne peut expliquer sa description, « fautes de syntaxe, pénurie de vocabulaire [...] » (page 136), que par une attitude péjorative à l'égard du parler. On pourrait présumer que Vernez accorde beaucoup de prestige à un français plutôt standard et très peu au chiac. Il croit aussi que les autres francophones des Maritimes ont du mal à comprendre le chiac.

Vernez continue en faisant allusion au fait que l'évolution du chiac fut partiellement responsable du faible pouvoir de l'Acadie. Selon lui, l'intensification et l'amélioration en communication sont essentielles si la situation des Acadiens est à resserrer; cependant Vernez croit cela impossible si les Acadiens ont du mal même à se comprendre.

On retrouve des perceptions négatives du chiac partout, dans les journaux, dans les livres et dans la poésie même. Bon nombre de gens de la région de Moncton mettent en parallèle le chiac avec la honte. Même chez les jeunes, les locuteurs du chiac les plus communs, on peut retrouver des attitudes négatives à l'égard du chiac. Ils le perçoivent comme un handicap.

La conclusion de la thèse de Thompson (1986) relève un point intéressant. Les pages précédentes de la présente étude viennent de démontrer comment le chiac est souvent fortement stigmatisé, mais je rejoins l'opinion de Thompson. D'après sa thèse, il est évident que les locuteurs du chiac, qu'elle décrit comme étant multi-dialectaux, peuvent facilement parler un

français standard ou un français acadien.⁶⁶ C'est curieux qu'un dialecte qui démontre autant de versatilité de la part de ses locuteurs soit si stigmatisé. Certains de ses locuteurs croient que le chiac est le pire de tous les dialectes, « we don't want people to know about that, it's terrible French ».⁶⁷

Quand on examine les perceptions de la jeune population en régions acadiennes représentées par deux langues ou par deux variétés, on note la répétition de certains mots comme « patois » et « mauvais ». Ces types de préjugés existent aussi en France : l'occitan, par exemple, est perçu comme un patois, qui fait que les Français dévalorisent l'usage de l'occitan en majorité. Au Canada, le « joual » de Montréal, un dialecte imaginaire ou réel, se voit négativement connoté, et souvent les Acadiens dévalorisent eux-mêmes l'acadien.

La population acadienne dominée a donc une représentation langagière qui se forge en terrain polémique et conflictuel, représentation qui intègre les stéréotypes linguistiques attribués à toute une population par la majorité dominante, par la population minorée elle-même, par certaines opinions émises dans les journaux locaux et par la majorité anglophone.⁶⁸

Les mots de l'éditorial dans le quotidien *L'Acadie Nouvelle* du 17 avril 1991 suggèrent que la langue acadienne est à éviter, que les Acadiens parlent « mal ». Cet éditorial signé Éric Goguen parle d'un « français impeccable » qui, selon lui, ne comprend surtout pas le chiac. Il suggère que les Acadiens doivent 1) adopter ce français impeccable; et 2) oublier et éviter ce parler archaïque qui signifie pour lui le chiac. Ces mêmes stéréotypes sont répétés dans l'éditorial anonyme dans *L'Évangéline* du 4 février 1970. Plusieurs anglophones se mettent

⁶⁶ Cette déclaration pourrait certainement être contestée par d'autres chercheurs (Vernez et Bérubé) qui croient que l'usage du chiac existe au détriment de l'usage d'une autre variété de français, soit standard, soit acadien.

⁶⁷ Ceci est une citation d'une Monctonienne, tirée de Thompson (1986 : 77).

⁶⁸ Boudreau (1993 : 18).

d'accord avec ces stéréotypes, répétant eux-aussi que les Acadiens parlent « mal » et se croyant souvent capables de mieux parler le français que la majorité des Acadiens après avoir suivi un ou deux cours d'immersion en français (Boudreau, 1993).

Je viens de parler du mot « stéréotype ». C'est un terme largement employé. Simplement défini, un stéréotype est une image mentale ou une série de croyances que quelqu'un tient à l'égard de la majorité des membres d'un groupe social particulier. Cela ne veut pas dire que les stéréotypes doivent être inexacts même si certains auteurs le croient. Pourtant, l'inexactitude des stéréotypes a été largement soulignée jusqu'au point que les termes « stéréotypes » et « préjugés » sont maintenant vus comme étant désobligeants.

Le développement et la persistance des stéréotypes résultent de leur utilité. « They reduce the tremendous complexity of the world around us into a few simple guidelines which we can use in our everyday thought and decisions » (Oskamp, 1991 : 29). Oskamp explique cette déclaration par l'exemple suivant : « If we 'know' that 'all politicians are crooked', we can dismiss government scandals without having to think very hard about what should be done to prevent or control them » (page 29). Oskamp souligne aussi qu'un stéréotype est déterminé par le groupe percevant et relativement peu par le groupe auquel le stéréotype s'adresse. Il existe des jugements stéréotypés ou stigmatisés d'une langue ou d'une variété de langue car « la plupart de la langue n'est pas une perception des sens mais une perception fondée sur un jugement socialement accepté sur la langue », ou sa variété (Laberge et Chiasson-Lavoie, 1971 : 91).

Les jeunes de l'Acadie sont eux-mêmes en conflit avec leurs attitudes à l'égard de leur parler français. D'un côté, ils le valorisent parce que l'acadien les relie à leurs ancêtres et à leur histoire. Cependant, de l'autre côté, les jeunes Acadiens dévalorisent leur parler, le voyant

comme étant un français divergent. Leur attachement à la langue est souvent sentimental, esthétique et parfois motivateur.⁶⁹

« C'est notre langue à nous autres; on devrait pas prendre celles des autres. »

« Je trouve que si t'es né avec ça (la langue) tu sais... c'est important parce que c'est mes origines. »

« C'est une langue plus poétique, plus riche...moi je classerais la langue française avec la littérature pis la langue anglaise plus avec le domaine des affaires. »

« Moi, je trouve que la langue anglaise est beaucoup plus facile que la langue française...en français, y a beaucoup plus de mots pour dire une affaire qu'en anglais. »

De plus, les jeunes Acadiens qui vivent dans une société diglossique (le Sud-Est en particulier) attribuent des fonctions différentes aux deux langues officielles. Le français est la langue du foyer et du passé tandis que l'anglais est plutôt perçu comme étant la langue des affaires et de l'avenir.

« La langue anglaise, c'est la langue la plus importante...surtout pour les échanges économiques...pour les affaires. »

« Il faut l'anglais pour les emplois et tout et tout après l'université. »

Les types de réponses données nous font noter que les jeunes Acadiens ne peuvent pas parler du français sans se référer à l'anglais. Ils sont conscients de leur situation diglossique, du pouvoir de la langue anglaise et de l'effet d'assimilation en Acadie.

« La faculté métalinguistique qui est en l'homme et qui lui permet de réfléchir à son langage à tout instant de production langagière,

⁶⁹ Les 6 citations qui suivent sont tirées de l'étude d'Annette Boudreau (1993).

en situation diglossique devient réflexion sur la diglossie même. »⁷⁰

Boudreau parle aussi d'autodépréciation. Les jeunes Acadiens ont une si basse appréciation ou perception de leur parler que la « petitesse » domine leurs représentations du parler. Des expressions comme « un français pas trop haut » et « de la région », « par icitte », « mon petit acadien », « mots de par icitte » dominent les énoncés par les étudiants dans le travail de Boudreau (1993). L'autodépréciation est présente partout en Acadie mais Boudreau souligne sa plus forte présence dans le Sud-Est du Nouveau-Brunswick. « Nous autres, on est des chiacs, so c'est TouT ces petits mots » (page 27). Boudreau a trouvé que 60 % des étudiants qui ont participé à son étude avaient tendance à dévaloriser la langue acadienne des différentes régions du Nouveau-Brunswick. Le Sud-Est en particulier reste la région où le parler semble le plus stigmatisé.⁷¹

« On a du bon français mais c'est quand même : y a de l'acadien là-dedans, pis les Acadiens ont un français des fois pas trop haut. »

« On parle mal le français là, chiac, on parle half français half anglais. »

« Je trouve que j'ai un accent-là, comme le chiac. »

Je viens de relever les contradictions que font les jeunes Acadiens et Acadiennes face à leur parler. Ils en sont fiers pour des raisons sentimentales mais se croient inférieurs quand ils parlent à des francophones non-acadiens. Cela met les jeunes dans une situation vulnérable.

« [...] il est assez inquiétant de constater qu'une proportion (importante?) d'un peuple se dévalorise par ce qui le distingue». ⁷²

⁷⁰ Robert Lafont, cité dans Henri Boyerm "Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques" dans *Langue française*, 85 : 108.

⁷¹ Les trois énoncés suivants sont aussi tirés de l'étude de Boudreau (1993).

⁷² Boudreau (1993 : 28).

« L'école a tué le français, l'école doit faire revivre le français ». ⁷³

Tout au long de leur scolarité les jeunes Chiacs sont confrontés à deux variétés de français, leur vernaculaire régional et une autre variété dite standard exigée dans les cours et l'enseignement. Cette co-existence crée des tensions puisque le chiac est une variété fortement stigmatisée. Boudreau (1991 : 30) explique cette tension :

[...] l'insécurité linguistique se manifeste dans le discours : les mots n'arrivent pas ou arrivent trop tard, les structures sont scindées et inachevées, les hésitations, les répétitions, les bafouillages et même les silences abondent.

Il devrait être noté que dans cet article Boudreau ne stigmatise en aucun sens le chiac; elle ne fait que relever les rapports de ses évaluateurs.

Une expérience de cette tension dans les écoles francophones dans le Sud-Est est décrite ici :

À l'approche indivise de l'univers sensible vint se substituer une sorte de vacillation, un balancement entre deux modes d'interprétation qui se présentaient simultanément à ma mémoire et qui paralysaient mes actes et mes gestes, qui me laissaient sans parole au seuil de l'immédiat. Ou plutôt, si je cherche à m'analyser davantage, la parole, naguère unique, se faisait double – et je devais, par un travail épuisant de l'esprit, chasser quasiment de mes lèvres celle qui se présentait tout d'abord pour quêter l'autre en toute hâte, la faire surgir du magma ombreux qui l'offusquait. J'ai longtemps vécu ces moments intolérables, dont la durée peut paraître infime, et qui me semblaient sans mesure, où une phrase à peine entreprise venait buter sur un mot qui ne se présentait plus dans la langue maintenant nécessaire, mais dans l'idiome devenu second, subalterne – et qui me bouchait d'un seul coup tout l'horizon. Il me fallait alors, avec une urgence

⁷³ Ceci est une citation de James Domengeaux, l'architecte du renouveau français dans l'Acadiana louisianaise, tirée de l'article de Valdman, intitulé *Restructuration, fonds dialectal commun et étoilement linguistique*, dans Poirier (dir.) « Langue, espace, société », 1994., pp. 3-24.

implacable, entreprendre un travail de traduction qui, le plus souvent, se révélait inutile, puisqu'il ne parvenait que trop tardivement à me procurer le vocable qui m'avait fait défaut. La phrase avait déjà poursuivi sa course dans ma pensée au-delà de ce blanc que j'avais dû combler par un mot qui convenait mal, qui faussait très subtilement le sens de ce que je cherchais à dire.⁷⁴

Le chiac est rejeté à l'école : le « langage populaire » n'est pas accepté à l'écrit par le système scolaire qui exige l'emploi du français standard. Cela rend un bon nombre d'étudiants en conflit avec leur langue et les place dans une situation d'insécurité. Pour bien des jeunes francophones de la région, c'est le chiac ou le parler acadien qui est leur langue maternelle. Alors si des textes écrits en chiac sont censurés pour la seule raison de la langue, les élèves peuvent par conséquent devenir aliénés. Afin de bien réussir à l'école, les étudiants chiacs se trouvent souvent dans la situation où ils doivent apprendre à utiliser le français standard que certains classifiaient comme étant une *langue différente* du chiac. Si c'est le cas, on dirait que les jeunes se scolarisent en langue seconde.

Au Madawaska et dans le Nord-Est, la concentration ethnique des Acadiens leur a permis de mieux conserver leur langue. Mais, à Moncton, c'est un désastre – c'est là qu'on y parle le shiac...⁷⁵

Malheureusement, des citations comme celle-ci exemplifient les attitudes qui ont provoqué l'usage exigé du français standard dans les écoles. Durant sa période de recherche, Thompson (1986) a assisté à quelques cours dans une école secondaire à Dieppe. Ces cours étaient donnés, presque en entier, en français standard. Mais dès qu'ils étaient terminés,

⁷⁴ Esteban, Claude, *Le partage des mots*, Paris, Gallimard, 1990, p.16., dans Boudreau (1991), « Les rapports que des jeunes Acadiens et Acadiennes entretiennent avec leur langue et la langue », pp. 30-31.

⁷⁵ Pierre Godin (1972 : 120), *Les Révoltes d'Acadie*, St. Laurent Éditions Québécoises, dans Thompson (1986 : 77). Ici Godin ajoute à l'effet de l'anglicisation à Moncton en épelant le dialecte avec un «sh». Ceci nous ramène à

Thompson a noté que les étudiants changeaient immédiatement de dialecte et ont commençaient à parler le chiac. On voit alors comment l'exigence du français standard dans les écoles n'a pas produit les résultats désirés, qui étaient l'éradication du chiac et le décroissement de l'anglicisation dans le dialecte du milieu (Thompson, 1986).

Bérubé (1980), qui croit que l'Acadie mérite une refrancisation des termes et des typonomes, comme «Shédiac» qui deviendrait «Chédiac».

IX. OBJECTIFS DE LA RECHERCHE ET HYPOTHÈSES

Durant mon éducation pré-universitaire, j'étais étudiante en immersion française. J'ai suivi tous les cours possibles en français, donnés par des enseignants qui parlaient tous une variété de français différente les uns des autres. Pourtant, les différences entre les divers parlers français ne m'ont frappée qu'à l'université lors du premier jour de mon cours d'introduction à la linguistique. Ce jour-là, le professeur a essayé de deviner à partir de leur prononciation, d'où venait chaque étudiant en leur faisant lire une courte liste de mots écrits au tableau. Je ne me rappelle ni de cette liste de mots ni des origines spécifiques de chaque étudiant.⁷⁶ Pourtant je me souviens clairement des petites voix de deux filles qui semblaient affirmer avec honte qu'elles étaient originaires de Moncton et les quelques petits rires moqueurs qui ont suivi leur « confession ». Ces petits rires venaient manifestement des attitudes sous-jacentes aux locuteurs francophones de Moncton.

Aux yeux de la linguistique, les dialectes, tout comme les langues, ne devraient pas, et ne doivent pas, être perçus en termes de mieux ou de pire. Il est incorrect d'assumer que le statut subordonné de certains dialectes a une base linguistique inhérente. Aussi, on ne devrait pas penser que certaines variétés sonnent mieux à l'oreille ou sont plus agréables esthétiquement que d'autres. Des recherches ont conclu que des auditeurs qui n'étaient pas familiers avec les variétés d'une certaine langue qu'on leur avait demandé d'évaluer, ne pouvaient pas distinguer les formes plus standard comme étant plus esthétiques des autres variétés (Edwards, 1985). Pourtant, à l'intérieur des communautés linguistiques, c'est-à-dire parmi des auditeurs qui connaissaient les variétés évaluées, on accorderait à ces formes standard un statut de prestige

plus esthétique. Si on abandonne les qualités esthétiques et celles inhérentes à la linguistique, les dialectes ne peuvent être jugés supérieurs ou inférieurs que sur la base du prestige social et le pouvoir des locuteurs (Edwards, 1985).

Le fait que les Acadiens de la région de Moncton croient qu'une variété standard du français sonne mieux à l'oreille que le chiac ou non est ignoré ici. Il est évident pourtant que certains dialectes attirent des évaluations négatives, et ils peuvent être considérés comme étant médiocres en société; cependant ces dialectes sont conservés et les locuteurs peuvent en être fiers. La présente recherche a pour but de voir comment les jeunes étudiants acadiens de la région de Moncton évaluent leur parler français. La technique que j'emploie ici, et qui sera détaillée dans le prochain chapitre, a été choisie dans l'espoir que les résultats donneront un indice valable des attitudes courantes à l'égard du chiac de Moncton. Je me penche sur les questions suivantes : Parle-t-on le chiac à Moncton, peut-on en parler, veut-on en parler? Si oui, où quand et avec qui?

Les hypothèses

Je soumettrai à l'épreuve les hypothèses suivantes :

- 1) En comparaison, le taux d'acceptabilité du chiac sera plus élevé que l'usage qui en est fait.
- 2) Les jeunes de la région de Moncton souhaiteront que le chiac soit plus acceptable qu'il ne l'est aujourd'hui.

⁷⁶ Cette activité traite de la différenciation dans la prononciation des trois territoires acadiens néo-brunswickois. Pour plus d'information à ce sujet, consulter les travaux de Wladyslaw Cichocki.

- 3) Parmi tous les aspects évalués, les sujets qui ne parlent pas le chiac l'estimeront de façon moins favorable que ceux qui le parlent.

X. MÉTHODOLOGIE ET CORPUS

Sujets

Chaque sujet informateur a été choisi pour participer à l'enquête en accord avec les variables contrôlées soulignées ci-dessous :

Au total, 40 sujets informateurs, 20 femmes et 20 hommes, ont participé à l'enquête. Au moment de l'enquête, les sujets avaient de 20 à 24 ans (les recensements démographiques de Statistiques Canada donnent 20 à 24 comme un des regroupements d'âge). Ils étaient tous étudiants au niveau universitaire ou collégial, de langue maternelle française et aussi scolarisés en français. Ils étaient nés et habitaient à Moncton ou les municipalités des environs (principalement Shédiac et Dieppe) au moment de l'enquête.

Tableau du Corpus

Tous les sujets sont restés anonymes. Un code a été donné à chacun pour identifier leur sexe et pour différencier entre les sujets du même sexe. Par exemple, **F1** était la première femme à participer à l'étude, **F2** la deuxième, etc.. Les sujets hommes peuvent être identifiés par les codes ayant la lettre M (**M1**, **M2**, **M3**, etc.).

<u>Nom</u>	<u>Âge</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Lieu de résidence</u>	<u>Travail</u>⁷⁷
F1	22	Moncton	Moncton	-
F2	20	Dieppe	Dieppe	-
F3	22	Moncton	Moncton	Serveuse
F4	21	Dieppe	Dieppe	Réceptionniste
F5	21	Moncton	Moncton	«sales clerk» ⁷⁸
F6	20	Moncton	Moncton	-
F7	21	Moncton	Moncton	Secrétaire
F8	22	Moncton	Dieppe	Préposée à l'entretien ménager dans un hôtel
F9	24	Moncton	Moncton	Service clientèle
F10	22	Moncton	Moncton	Technicienne en radiologie médicale
F11	20	Moncton	Shédiac	-
F12	20	Moncton	Moncton	Service clientèle
F13	20	Moncton	Cap-Pelé	Entraîneuse professionnelle
F14	20	Shédiac	Shédiac	-
F15	20	Moncton	Memramcook	-
F16	20	Moncton	Shédiac	Entraîneuse
F17	20	Dieppe	Dieppe	Serveuse de café
F18	20	Moncton	Dieppe	-
F19	20	Moncton	Moncton	Serveuse
F20	21	Moncton	Moncton	Pas indiqué

⁷⁷ Quand il n'y a rien dans cette colonne ça veut dire que l'étudiant en question est sans emploi.

⁷⁸ «Sales clerk» est exactement comment le sujet informateur F5 a décrit son travail dans le questionnaire.

M1	21	Moncton	Moncton	-
M2	20	Moncton	Moncton	-
M3	23	Moncton	Moncton	Service clientèle
M4	21	Moncton	Moncton	Pas indiqué
M5	22	Moncton	Shédiac	Ingénieur
M6	23	Dieppe	Dieppe	Recherche et développement
M7	21	Moncton	Moncton	-
M8	21	Moncton	Moncton	-
M9	20	Moncton	Shédiac	-
M10	21	Moncton	Sainte-Marie de Kent	-
M11	24	Moncton	Cap-Pelé	-
M12	22	Moncton	Moncton	-
M13	23	Moncton	Moncton	Pas indiqué
M14	21	Moncton	Moncton	-
M15	20	Moncton	Moncton	Pas indiqué
M16	22	Moncton	Kedgewick	Pas indiqué
M17	22	Moncton	Moncton	Travailleur manuel en construction
M18	24	Moncton	Dieppe	Spécialiste en investissement
M19	20	Moncton	Moncton	Pas indiqué
M20	21	Moncton	Moncton	Pas indiqué

Dans Attitudes and Opinions (1991), Oskamp décrit deux types fondamentaux de questions qui sont utilisés afin d'obtenir des déclarations d'attitudes dans une entrevue. Des

questions ouvertes (« open-ended questions ») sont le premier type. Ces questions donnent à la personne interrogée l'occasion de répondre de la manière qu'elle veut, sans restriction. Les autres questions sont fermées (« close-ended questions »), celles qui donnent au moins deux réponses parmi lesquelles la personne interrogée doit choisir. L'avantage des questions ouvertes est qu'elles relèvent des croyances propres au sujet avec plus de profondeur et de détails que les questions fermées.

Le présent questionnaire comprend 10 parties dont 4 sont plus détaillées et ont plus de pertinence pour le but de cette étude. D'abord, les sujets ont répondu à des questions qui visaient des situations dans lesquelles le chiac est parlé dans la vie quotidienne. Ceux qui ont répondu « non » à la première question, *Je parle le chiac*, devaient passer à la deuxième partie du questionnaire et par conséquent ils n'ont pas indiqué s'ils avaient un emploi ou non (information fournie dans le corpus précédent). Au total, 17,5 % des sujets, une femme et six hommes, ont indiqué qu'ils ne parlent pas chiac. Ensuite, il y avait une série de questions qui évaluaient les perceptions des sujets face à l'acceptabilité actuelle du chiac, suivie d'une autre série sur sa situation souhaitable. Ces trois parties du questionnaire étaient formulées de façon très semblable afin d'éviter la moindre confusion dans leur compréhension par les sujets. Je prends comme exemples les questions 9, 21 et 34 :

- (9) Je parle le chiac en famille
(le chiac parlé dans la vie quotidienne)

- (21) Il est acceptable de parler le chiac en famille.
(l'acceptabilité actuelle du chiac)

- (33) Il devrait être acceptable de parler le chiac en famille.
(la situation souhaitable du chiac)

On peut regrouper les trois premières divisions du questionnaire en **deux** parties suivant le diagramme de Godin et Renaud. Ce diagramme correspond à des paramètres qu'ils ont établis sur lesquels ils ont basé leur questionnaire de l'étude (Attitudes et habitudes des jeunes du Nouveau-Brunswick, 1989 : 5).

**Attitudes linguistiques
des jeunes Acadiens
du Sud-Est du Nouveau-Brunswick**

**Leurs usages
linguistiques
actuels du chiac
(1^{ère} partie)**

**Leurs connaissances
des faits linguistiques
(ce paramètre est ignoré
dans le présent travail)**

**Leurs opinions
des situations
actuelles et
souhaitables du
chiac (2, 3^{èmes} parties)**

(Les italiques sont mes changements au diagramme de Godin et Renaud.)

La dernière division du questionnaire et la quatrième des parties les plus pertinentes est composée d'une seule question ouverte où les sujets avaient l'occasion d'exprimer librement et sans restriction, leurs propres opinions sur le chiac.

Avec l'exception de la question ouverte, toutes les questions étaient fermées. De ces questions fermées, la grande majorité demandaient une réponse basée sur une échelle de pourcentages qui correspondaient à des degrés de fréquence. Comme exemple, voici la question 7 du questionnaire et l'échelle:

(7) Je parle le chiac au travail.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

Les consignes données au début du questionnaire indiquaient aux sujets que les pourcentages (0, 25, 50, 75, 100) correspondaient aux degrés de fréquence suivants: jamais, parfois, souvent, la plupart du temps et toujours (respectivement) . Un exemplaire du questionnaire se trouve à la fin de ce travail dans les annexes. Cette méthode est basée sur celle proposée par Rensis Likert en 1932. Sa méthode, simplement appelée la méthode Likert, mesure l'étendue ou l'intensité de l'accord de la personne interrogée, au lieu d'obtenir un simple oui ou non à la question posée (Oskamp, 1991). Alors que la méthode Likert utilise les chiffres de 1 à 5 pour correspondre à chaque réponse possible, le questionnaire du présent travail emploie des pourcentages.

XI. LA NATURE D'UNE ATTITUDE ET SON IMPORTANCE

Un des buts du langage est de communiquer un message. L'autre but, et celui qui est d'une grande pertinence en sociolinguistique, est de transmettre des valeurs sociales. Ces valeurs renseignent et informent non seulement sur l'identité mais aussi sur le statut social et le prestige d'un interlocuteur ou d'un groupe d'interlocuteurs qui partagent le même parler. Ces valeurs ou attitudes, soit positives, soit négatives, servent de catégorisation sociale entre communautés linguistiques et permettent aux linguistes de comparer ces communautés.

On entend souvent parler du terme « attitude » sans vraiment réfléchir à sa nature. Il n'y a jamais eu de définition de ce concept sur laquelle on a eu un accord universel (Edwards, 1985). En termes simples, on pourrait citer la définition de Sarnoff (1970), où une attitude n'est qu'une disposition à réagir, favorablement ou non, à quelque chose. Ou bien on pourrait définir une attitude comme le fait Baker (1992). Selon lui, une attitude est une construction hypothétique utilisée pour expliquer la direction et la persistance de la conduite humaine. Les attitudes ne sont pas directement observées; les pensées et les sentiments d'une personne sont cachés. Les attitudes sont par conséquent latentes, déduites de la direction et de la persistance de la conduite extérieure.

Baker (1992 : 11) décrit les nombreuses définitions d'une attitude de la façon suivante : « surrounded by semantic disagreements and differences about the generality and specificity of the term ». Il déclare que dans le domaine de la psychologie, les définitions préférées sont celles d'Ajzen (1988) et de McGuire (1985). Ajzen (1988 : 4) abonde dans le même sens que Sarnoff : une attitude est « a disposition to respond favourably or unfavourably to an object, person, institution, or event ». Selon McGuire (1985), les attitudes repèrent des objets de pensées par des

dimensions de jugement.⁷⁹ Un exemple serait une langue, disons le français, comme l'objet perçu favorablement ou non. Pourtant, la définition reste contestée.⁸⁰

L'explication classique des éléments d'une attitude est celle de Platon. Selon le philosophe grec, il existe trois éléments : la distinction entre les parties 1) cognitives, 2) affectives et 3) actives des attitudes (Baker, 1992). L'élément cognitif concerne les pensées et les croyances. Une attitude favorable à la variété chiac pourrait entraîner une croyance fixe sur l'importance de cette variété et son emploi en éducation. L'élément affectif concerne des sentiments envers l'objet de l'attitude, le chiac dans ce travail-ci. Ces sentiments peuvent entraîner, par exemple, l'amour ou la haine de cette variété française ou bien l'inquiétude de la parler. L'élément actif des attitudes comprend un plan d'action sous des contextes et des circonstances définies. Par exemple, une personne avec une attitude favorable au chiac poursuivrait peut-être des cours donnés sur le parler acadien.

Il est peu probable que les attitudes soient parfaitement saisies par les moyens qu'on utilise pour les mesurer et les évaluer. Baker (1992) décrit deux des problèmes les plus marquants : Premièrement, il est probable que des gens répondent à des énoncés d'attitudes d'une manière qui les fait paraître plus prestigieux. Les gens ont une tendance, consciemment et inconsciemment, à donner des réponses socialement désirées. Un individu voudrait peut-être être perçu comme étant favorable à une langue ou à une variété comme le chiac même si en réalité il la perçoit autrement. Ceci est le concept qu'Oskamp (1991 : 41) appelle « social

⁷⁹ Baker (1992) tire cette définition de McGuire (1985), *Attitudes and attitude change*.

⁸⁰ Oskamp (1991 : 7) donne une liste des divers aspects du concept « attitude ». Les définitions de ces aspects ont été offertes par différents chercheurs.

desirability », « the tendency to give the most socially acceptable answer to a question, or to 'fake good' ». ⁸¹

Deuxièmement, les gens peuvent être influencés dans leurs réponses par des énoncés d'opinion par le chercheur et le but perçu de la recherche. Toutes les variables, l'âge, le sexe, le statut social et même le contexte ou l'environnement où a lieu le test, peuvent influencer la façon de répondre à une enquête.

Nous pouvons prendre comme exemple possible l'étude lexicale de l'Acadie menée par Louise Péronnet en 1992. ⁸² Le but de la recherche était d'étudier le changement linguistique en cours en Acadie en relevant les différentes variantes parlées par les Acadiens des régions où ils se trouvent concentrés. ⁸³ Une de ces régions était Moncton. On a déjà établi que le parler français de Moncton (le chiac) est caractérisé comme étant fortement anglicisé. ⁸⁴ On pourrait croire, d'après les conclusions des quelques études portant sur la situation linguistique de Moncton auxquelles je fais référence au long de ce travail, que dans le cas de Moncton, les résultats démontreraient un fort usage d'anglicismes dans le parler français de cette ville. On accorderait cela à son fort pourcentage d'anglophones (environ 65 %) et aux nombreuses études menées sur l'anglicisation ou l'assimilation du français de Moncton. Par contre, les résultats de l'étude de Péronnet (1994) démontrent le contraire. Le taux d'anglicismes (17 %) était le plus bas de toutes les régions étudiées tandis que l'emploi de variantes standard était le plus haut (de 62 %).

⁸¹ Oskamp décrit d'autres problèmes qui affectent la validité de la mesure des attitudes comme dans le présent travail. Dans son livre *Attitudes and Opinions* (1991), il présente aussi brièvement les concepts de négligence (souvent évoquée par l'ambiguïté de la question), de l'extrémité des réponses, et le concept de consentement, que l'auteur appelle aussi « yea-saying ».

⁸² Les résultats de cette étude ont été publiés en 1994 (*Le changement linguistique en Acadie: étude lexicale*).

⁸³ Voir : Péronnet, 1994. « Le changement linguistique en Acadie : étude lexicale », *Francophones d'Amérique*, (4 :45 – 55).

⁸⁴ Les caractéristiques du chiac sont détaillées dans le chapitre VII de ce travail.

Cette étude de Péronnet ne visait pas les attitudes mais les résultats peuvent être expliqués, (même s'ils s'opposent radicalement à d'autres conclusions tirées d'études semblables), par les deux premières raisons précédentes quant à pourquoi il est difficile de mesurer ou de relever précisément les attitudes. Les témoins voulaient peut-être paraître plus prestigieux ce qui, ajouté à l'insécurité linguistique, a contribué au grand emploi de variantes standard.

Dans un premier temps, deux facteurs semblent pouvoir être invoqués, celui de l'insécurité linguistique et celui du type d'enquête. Il y aurait un lien étroit entre ces deux facteurs, qui agiraient comme suit : le temps de réflexion que permet l'enquête par questionnaire permettrait au sentiment d'insécurité linguistique de se manifester. Ainsi, le témoin qui se perçoit comme étant affecté par l'anglicisation développerait une sorte d'autocensure, qui le pousserait à choisir les termes appris de la disponibilité de ces derniers.⁸⁵

Dans le domaine de la sociolinguistique, les attitudes sont une variable explicative centrale. Trois raisons sont soulignées par Baker (1992) . D'abord, à cause de son emploi relâché et de ses nombreuses définitions, le terme « attitude » paraît faire partie du système terminologique ou du lexique de la plupart des individus. C'est-à-dire, ce n'est pas un mot inventé par des spécialistes et qui tient un usage très précis parmi un petit groupe de gens sélectif. C'est un mot d'usage commun.

Ensuite, une enquête d'attitudes fournit un indicateur des pensées courantes, des croyances et des préférences sociales. Le statut, la valeur et l'importance d'une langue sont plus souvent et plus facilement, cependant pas parfaitement, mesurés par les attitudes à l'égard de cette langue. C'est une méthode de mesure indirecte, surtout en termes de statut de prestige et de

⁸⁵ Péronnet (1994 : 53).

préférences sociales. Ces mesures peuvent être menées au niveau individuel à partir duquel les attitudes communes d'un groupe ou bien d'une communauté peuvent être obtenues.

Finalement, les attitudes sont un concept important étant donné leur utilité continue. Elles sont d'une grande importance en sociolinguistique et en psychologie sociale de la langue. Pour le moment, la suggestion est que depuis plus de cinquante ans, l'attitude s'avère être une construction valable en théorie, en recherche et en politique. Les réactions d'un individu (ou des gens en général même) aux variétés d'une langue peuvent révéler leurs perceptions des *locuteurs*. De cette manière alors, on peut constater que le lien entre les attitudes d'une langue et l'identité est relativement solide.

XII. ANALYSES ET DISCUSSION

Pour arriver à de bonnes conclusions, des analyses étendues ont été nécessaires. Elles consistent en évaluations et en comparaisons entre les moyennes des pourcentages trouvées dans les 29 tableaux intégrés dans ce chapitre que j'ai divisé en trois sections : 1) les trois grandes évaluations; 2) autres perceptions; et 3) les comparaisons. Les opinions des informateurs à la question ouverte du questionnaire servent de renforcements aux conclusions établies dans le parcours des analyses. Pour faciliter un peu les choses, j'ai donné des abréviations aux locuteurs du chiac (LC) et aux non-locuteurs du chiac (NLC). Ces mêmes abréviations se retrouvent dans les tableaux, ainsi que LT (Locuteurs Total), les moyennes des deux groupes de locuteurs réunis. Les tableaux ont rapport à certains énoncés spécifiques du questionnaire (en annexe) qui sont clairement indiqués dans chaque tableau. Les cinq marqueurs temporels que j'utilise dans ces analyses correspondent aux pourcentages à partir desquels les informateurs ont pu choisir leurs réponses aux énoncés du questionnaire.

(0% - jamais 25% - parfois 50% - souvent 75% - la plupart du temps 100% - toujours)

Section 1- Les trois grandes évaluations (Tableaux 1 – 9)

Partie A – l'usage (Tableaux 1 – 3)

Je fournis d'abord une analyse de l'usage du chiac par les jeunes Monctoniens francophones.

i. les lieux à Moncton (Tableau 1)

Parmi tous les lieux où on parle le chiac, c'est à la *maison* où on le fait le plus souvent, (50 – 60% du temps). Le chiac n'est même pas parlé 20% du temps dans le lieu de *travail*, mais à l'*université* ou au *collège*, l'usage de la variété monte jusqu'à 44%, un usage plus ou moins « souvent ».

TABLEAU 1							
<u>Les lieux à Moncton où le chiac est parlé</u>							
Énoncés 2 – 4, 7							
Moyennes par groupes							
À la maison		À l'université / au collège		Dans les lieux publics		Au travail	
LC	LT	LC	LT	LC	LT	LC	LT
63.0	51.9	44.1	36.9	54.4	45.0	19.1	15.6
Écarts types							
33.3	39.0	23.1	27.1	21.7	29.0	28.2	27.0

ii. les gens (Tableau 2)

C'est en *famille* et surtout avec les *amis* que le chiac est parlé par les LC alors qu'ils ne le parlent que « parfois » avec les *supérieurs* (27.9% du temps). Quant aux deux regroupements de

gens d'âges opposés, les *plus jeunes* et les *plus âgés*, les LC parlent chiac entre eux avec plus ou moins la même fréquence (40 – 44 %), mais avec un usage légèrement plus élevé chez les *plus jeunes*.

TABLEAU 2									
<u>Les gens avec qui le chiac est parlé</u> Énoncés 8 - 12									
Moyennes par groupes									
La famille		Les amis		Les supérieurs		Les plus jeunes		Les plus âgés	
LC	LT	LC	LT	LC	LT	LC	LT	LC	LT
59.6	49.4	66.9	55.0	27.9	23.8	44.1	36.3	41.2	33.8
Écarts types									
33.2	38.2	20.0	31.6	26.7	26.5	26.9	29.9	28.8	30.8

iii. les régions (Tableau 3)

D'après les résultats du Tableau 3, on peut conclure que plus on est éloigné de Moncton, moins souvent cette variété se fait entendre. L'usage du chiac se retrouve à presque 60% du temps à Moncton. Quant aux *régions francophones hors du Nouveau-Brunswick*, l'usage diminue à moins de 25 % du temps.

TABLEAU 3							
<u>Les régions où le chiac est parlé</u>							
Énoncés 13 – 16							
Moyennes par groupes							
Moncton		Les environs de Moncton		Les régions acadiennes du Nouveau-Brunswick		Les régions francophones hors du N.-B.	
LC	LT	LC	LT	LC	LT	LC	LT
59.6	48.8	58.1	47.5	44.1	36.3	24.3	20.0
Écarts types							
21.3	29.9	22.8	30.4	23.9	27.7	20.9	21.3

Je m'attendais à un taux d'usage plus élevé que 50 – 60% à la *maison* étant donné que c'est un environnement délassant. En plus, je trouve le taux d'usage à *Moncton* relativement bas puisque c'est la ville d'origine du chiac.

Partie B – les perceptions (Tableaux 4 – 6)

Je précise ici les perceptions des sujets par rapport à l'usage du chiac.

i. les lieux à Moncton (Tableau 4)

En comparaison, les perceptions du chiac par les LC et les NLC varient dans les mêmes proportions. Les moyennes LC se retrouvent à approximativement 21% plus élevées que les moyennes des NLC. Par contre le Tableau 4 démontre une exception à cette moyenne. L'acceptabilité du chiac dans les lieux à Moncton est perçue par les deux groupes de locuteurs d'une manière hétérogène, sauf à l'*université* ou au *collège*. Les LC et les NLC estiment le chiac acceptable à l'*université* ou au *collège* de manière presque égale. Les moyennes ne diffèrent que par un pourcentage de 2.5% (34.6% : 32.1%).

Quand nous arrivons dans un milieu professionnel, je trouve que parler chiac, c'est très ignorant (M7).

Dans les lieux indiqués dans le questionnaire, l'*université* et le *travail* (endroits plutôt professionnels) sont les lieux où les deux groupes jugent le moins acceptable de parler le chiac. Selon les NLC, c'est surtout au *travail* où le chiac est à éviter. L'énoncé 20 – *il est acceptable de parler le chiac au travail*, a reçu en moyenne un taux d'acceptabilité de 14.3%.

TABLEAU 4											
<u>Les lieux à Moncton où il est estimé acceptable de parler le chiac</u>											
Énoncés 17 – 20											
Moyennes par groupes											
À la maison			À l'université / au collège			Dans les lieux publics			Au travail		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
65.5	42.9	60.6	34.6	32.1	32.5	56.4	35.7	51.3	37.5	14.3	33.1
Écarts types											
34.8	37.4	25.7	31.4	34.5	30.1	32.8	34.9	33.5	31.5	19.7	31.2

ii. les gens (Tableau 5)

Il semble que les jeunes LC de Moncton croient que c'est mieux, mais dans une faible proportion, d'utiliser le chiac avec les *amis* qu'en *famille* (79.4% : 72.1%). Alors que ces moyennes ne diffèrent que de 7.3%, on retrouve une variation plus élevée si on compare les moyennes des NLC (60.7% : 46.4%). Selon les LC, le chiac est «souvent» acceptable avec les *plus jeunes* et les *plus âgés* (44.1%, 50.7%), alors qu'ils le jugent moins «souvent» acceptable avec les *supérieurs* (35.3%). Le Tableau 5 montre aussi que les NLC estiment l'usage du chiac avec les différentes catégories de gens à approximativement 20% moins favorable que le font les

LC. Ils estiment l'usage du chiac avec les *supérieurs* à 10.7%, un taux de «jamais» à «parfois» acceptable.

TABLEAU 5

Les gens avec qui il est estimé acceptable de parler le chiac

Énoncés 21 - 25

Moyennes par groupes

La famille			Les amis			Les Supérieurs			Les plus jeunes			Les plus âgés		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
72.1	46.4	66.9	79.4	60.7	75.6	35.3	10.7	31.3	44.1	28.6	40.6	50.7	32.1	46.9

Écarts types

29.4	41.9	32.7	24.2	37.8	27.4	28.9	13.4	27.6	31.4	36.6	32.3	30.5	40.1	32.6
------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------

iii. les régions (Tableau 6)

L'usage du chiac à Moncton et ses environs (énoncé 26 – *il est acceptable de parler le chiac à Moncton*, et énoncé 27 – *il est acceptable de parler le chiac dans les environs de Moncton*) est apprécié d'une manière presque équivalente à un taux légèrement inférieur à 60% par les deux groupes de locuteurs.

Les perceptions des LC et des NLC brisent vite leur cohérence lorsqu'on compare leurs moyennes accordées aux énoncés 28 – *il est acceptable de parler le chiac dans les régions acadiennes du Nouveau-Brunswick*, et 29 – *il est acceptable de parler le chiac dans les régions francophones hors du Nouveau-Brunswick*. Les NLC estiment le chiac acceptable à 17.9% dans les *régions acadiennes du N.-B.* autres que Moncton et les environs, alors que les LC l'estiment

acceptable à 45.6%. Lorsqu'on se retrouve en *régions francophones hors du N.-B.*, l'acceptabilité du chiac diminue à 27.9% selon les LC et à 14.3% selon les NLC.

TABLEAU 6											
<u>Les régions où il est estimé acceptable de parler le chiac</u>											
Énoncés 26 - 29											
Moyennes par groupes											
Moncton			Les environs de Moncton			Les régions acadiennes du N.-B.			Les régions francophones hors du N.-B.		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
55.3	57.1	58.8	58.8	57.1	57.5	45.6	17.9	40.0	27.9	14.3	25.6
Écarts types											
25.8	42.6	29.7	29.4	42.6	31.1	29.2	18.9	29.3	30.6	13.4	29.1

Je reprends une perception précédente de l'analyse. Je ne trouve pas les moyennes de l'usage et des perceptions du chiac à *Moncton* et les *environs* aussi élevées à que ce que j'attendais puisque c'est à Moncton et aux environs que le chiac prend ses origines et s'est développé.

Partie C – les souhaits (Tableaux 7 – 9)

Pour terminer cette dernière partie de la première (grande) section des analyses, je me concentre sur les souhaits quant à l'usage du chiac. On peut remarquer tout de suite qu'il existe une différence marquée entre les souhaits des LC et ceux des NLC en ce qui concerne l'usage du chiac. Les divergences entre les moyennes des deux groupes d'informateurs varient de 17 % (énoncé 32 – *il devrait être acceptable de parler le chiac dans les lieux publics* [45.6% : 28.6%]) à presque 40 % (énoncé 41 – *il devrait être acceptable de parler le chiac dans les régions*

acadiennes du Nouveau-Brunswick [55.7% : 17.9%]). Les plus grandes variations se retrouvent au Tableau 9 – « Les régions où il devrait être acceptable de parler le chiac ». Chaque analyse de cette partie démontre que les LC souhaitent toujours plus favorablement le fait de parler le chiac que les NLC. En comparant tous les énoncés visant les souhaits de l'usage du chiac (énoncés 30 – 42 du questionnaire), les NLC souhaitent *qu'il devrait être acceptable de parler le chiac avec les amis* (énoncé 35) le plus favorablement (50%).

À mon avis, on ne peut classer ce souhait fortement positif; alors j'évalue les NLC comme étant indifférents ou neutres au mieux quant aux souhaits de l'usage du chiac.

TABLEAU 7											
<u>Les lieux à Moncton où il devrait être acceptable de parler le chiac</u>											
Énoncés 30 - 33											
Moyennes par groupes											
À la maison			À l'université / au collège			Dans les lieux publics			Au travail		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
64.7	39.9	60.0	32.4	7.1	33.1	45.6	28.6	40.6	35.3	7.1	30.6
Écarts types											
30.8	31.8	32.4	32.3	12.2	33.7	35.6	22.5	34.8	33.8	12.2	33.2

TABLEAU 8														
<u>Les gens avec qui il devrait être acceptable de parler le chiac</u>														
Énoncés 34 - 38														
Moyennes par groupes														
La famille			Les amis			Les supérieurs			Les plus jeunes			Les plus âgés		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	L
56.2	42.9	61.9	73.5	50.0	68.8	30.9	7.1	26.9	42.6	21.4	38.1	49.3	28.6	45
Écarts types														
30.7	31.3	32.0	28.2	38.2	30.9	28.9	12.2	28.5	35.1	39.3	36.2	32.8	30.4	33.

TABLEAU 9											
<u>Les régions où il devrait être acceptable de parler le chiac</u>											
Énoncés 39 - 42											
Moyennes par groupes											
Moncton			Les environs de Moncton			Les régions acadiennes du N.-B.			Les régions francophones hors du N.-B.		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
69.1	39.3	63.1	65.4	35.7	59.4	55.7	17.9	46.9	41.1	10.7	34.4
Écarts types											
29.6	34.9	32.0	30.2	34.9	32.4	30.9	18.9	32.1	32.5	13.6	32.9

Ce sont les résultats de l'énoncé 41 (*il devrait être acceptable de parler le chiac dans les autres régions acadiennes du Nouveau-Brunswick*) qui m'intéressent le plus dans cette partie des analyses. Les LC ont accordé des pourcentages dont la moyenne se retrouve à 55.7%. Par conséquent, je déduis que les LC souhaitent favorablement, mais pas d'une manière trop significative, que le chiac soit accepté dans les *régions acadiennes du Nouveau-Brunswick*. Les NLC le désirent à 17.9%, ce qui ne semble pas être une moyenne très encourageante et qui est bien plus basse que celle des LC. Ceci m'amène à penser que les LC croient que le chiac définit en partie l'Acadie du Nouveau-Brunswick et qu'il mérite une reconnaissance plus favorable et respectée qu'il tient dans la province actuellement.

Le chiac est important pour nous car il nous identifie comme Acadien (M9).

M15, un NLC, a évoqué la question de la compréhension du parler entre régions :

Je crois que chaque région a son dialecte, mais les gens de différents endroits de la province ne se comprennent pas nécessairement.

Ici il fait allusion à la possibilité que le chiac ne soit bien compris que dans la région Sud-Est du N.-B., ce qui limite en effet son usage et par conséquent peut affecter sa perception provinciale. C'est probablement une des raisons pour lesquelles les LC désirent plus que les NLC (par presque 38%) que le chiac soit acceptable dans le reste de l'Acadie du N.-B.. Le chiac les identifie comme Acadiens; ils se croient Acadiens à cause de leur langue :

Le chiac est un dialecte qui appartient à la culture propre des *Acadiens*. Je suis Acadien et je suis fier de parler le chiac (M11).⁸⁶

Le chiac est désormais peu accepté dans le Nord-Est et le Nord-Ouest. D'habitude, la langue sert de caractéristique principale dans l'identité de l'individu. Pourtant les Chiacs se retrouvent dans une situation de crise parce que leur parler est si peu accepté en dehors de leur région. Par conséquent, si les autres Acadiens de la province rejettent le chiac, faut-il conclure qu'ils excluent en partie les Chiacs de la communauté acadienne?

Section 2 – Autres perceptions (Tableaux 10 – 16)

La deuxième section des analyses comprend les autres perceptions du chiac évaluées dans le questionnaire (énoncés 43 –45). Si on compare les moyennes des LC, le Tableau 10 indique que le chiac est « souvent » du *français* (énoncé 43 [50 %]) et « souvent » du *français corrompu* (énoncé 45 [51.5%]). Pourtant, un des informateurs LC possède de très fortes impressions du chiac et de sa « corruption » :

Le chiac est bel et bien un français corrompu. Il faut une réforme à la maison et dans les classes d'élèves pour être

⁸⁶C'est moi qui souligne.

capable de détourner cette habitude placide de parler le chiac.⁸⁷

Selon lui, cette « habitude placide » fait qu'un locuteur du chiac ne paraît « jamais » *éduqué*.

Toutefois, les perceptions des LC sont fortement représentées par la moyenne de l'énoncé 44 - *le chiac est du bon français*. Cette moyenne, 19.1%, nous dit que même si les LC utilisent le chiac, peu le jugent comme étant un *bon français*.

Pour le sujet F17, un dialecte se définit par sa compréhension. Mieux il est compris, « meilleur » est le dialecte. Selon elle, le chiac est un dialecte mais elle le distingue du français (elle a accordé un pourcentage de 25% à l'énoncé 43 – *le chiac est du français*) :

Le chiac est un dialecte comme tout autre. C'est un moyen de s'exprimer. En parlant beaucoup le chiac, je pense perdre un peu mon français (les mots français semblent de plus en plus difficiles à trouver).

Toutefois, elle ne réagit pas d'une manière négative par rapport à ses difficultés. Elle affirme qu'il « serait bon pour moi de pratiquer mon français, dit 'correct', plus souvent », mais elle maintient que c'est la compréhension du dialecte qui le caractérise comme étant *bon*.

C'est bon, as long que on se comprend.

Les NLC perçoivent le chiac comme étant si éloigné d'un *bon français* que leur moyenne de l'énoncé 44 se retrouve à 7.1%. Le Tableau 10 relève un autre fait curieux. Les LC estiment leur parler comme étant plus *corrompu* (énoncé 45) que les NLC. (51.5% : 42.9%). Les moyennes ne varient pas d'une manière trop significative mais je me demande si cet énoncé a été compris et évalué correctement par les sujets. Alors qu'accorder un pourcentage de 100% à la

⁸⁷ Cet informateur a accordé un pourcentage de 100% à l'énoncé 45 – *le chiac est du français corrompu*.

majorité des énoncés du questionnaire indiqueraient un jugement très favorable, un jugement très favorable pour l'énoncé 45 – *le chiac est du français corrompu* demanderait une réponse de « jamais », ainsi un pourcentage de 0%. D'après les analyses faites jusqu'à présent, je me serais attendue à ce que les LC auraient estimé le chiac comme étant moins *corrompu* que ne l'auraient estimé les NLC. Une conclusion définitive que les LC jugent le chiac comme étant plus corrompu que le jugent les LNC ne peut pas être établie à cause de la proximité entre les moyennes et l'ambiguïté de l'énoncé 45.

TABLEAU 10								
<u>La catégorisation du chiac</u>								
Énoncés 43 - 45								
Moyennes par groupes								
Français			Bon français			Français corrompu		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
50.0	32.1	48.0	19.1	7.1	18.0	51.5	42.9	50.6
Écarts types								
35.4	31.3	35.3	23.1	18.9	22.8	32.5	23.8	31.3

Dans la présente étude, les opinions des sujets varient de celles relevées dans l'étude de Boudreau (1993).⁸⁸ Alors que les locuteurs de son étude soulevaient très souvent la question de l'anglais lorsqu'ils décrivaient le parler acadien, la référence à l'anglais est quasiment inexistante dans les opinions données par les informateurs ici. Pour leur part, ils font référence d'une façon répétitive à un français « correct », qu'on pourrait assumer être un français près du standard. La connaissance d'un français standard paraît obligatoire aux LC, pourtant cela ne signale pas que le

⁸⁸ Je renvoie le lecteur au chapitre VIII sur "les attitudes envers le chiac" du présent travail.

chiac n'est « jamais » acceptable. La situation dans laquelle un LC se trouve régule l'usage de la langue. Pourtant, est-ce qu'on retrouve l'usage d'un français « correct » à Moncton? Même si cette connaissance paraît exigée, il semble qu'on la retrouve rarement à Moncton :

Le chiac est un parler acadien qui est acceptable entre amis, mais ce n'est certainement pas professionnel.⁸⁹ Toutes personnes parlant le chiac devrait tout de même savoir comment bien s'exprimer en français correct, ce qui est assez rare à Moncton. Le chiac semble ramollir le français juste des Acadiens de Moncton (F4).

Il est évident à partir de ces opinions que les LC sont fiers de parler le chiac, mais ils donnent un sens de nécessité à l'usage et à la connaissance d'un français « correct ».

Il est tout à fait acceptable de parler le chiac en autant longtemps que le locuteur soit capable de s'exprimer dans un français correct lorsqu'il le faut (F8).

Pour certains, cette nécessité d'un usage d'un français « correct », ou standard, est une démonstration de respect pour ceux qui ne savent pas communiquer en chiac. De plus, il croient que le chiac est un dialecte qui doit être conservé dans son lieu d'origine.

Le chiac est la langue du Sud-Est et nous ne devrions pas avoir honte de la parler. En compagnie de gens qui ne parlent pas le chiac, c'est bien de faire un effort pour parler dans un français correct, mais il ne faut pas oublier notre culture d'origine (F12).

Cette comparaison entre le chiac et un français « correct » concorde avec les souhaits de l'usage du chiac. Je soulève en particulier les énoncés 31 (*il devrait être acceptable de parler le chiac à l'université ou au collège* – Tableau 7), 33 (*il devrait être acceptable de parler le chiac au travail* – Tableau 7) et 36 (*il devrait être acceptable de parler le chiac avec vos supérieurs-*

⁸⁹ Ce sujet a accordé un pourcentage de 0% à l'énoncé 44 – *Le chiac est du bon français*.

Tableau 8). Ces moyennes des NLC, identiques, sont de 7.1%. Elles sont les moyennes les plus basses de toutes les analyses de l'étude sauf pour celle de l'énoncé 44 – *le chiac est du bon français*, où la moyenne des NLC est encore de 7.1%. Les moyennes des LC des trois énoncés (31, 33, 36) sont aussi les plus basses parmi toutes leurs moyennes qui visent les souhaits dans l'usage du chiac. Ces trois moyennes varient de 30.9% (énoncé 36) à 35.3% (énoncé 33), nettement plus encourageantes que celles des NLC. Les trois énoncés, 31, 33 et 36, ont aussi tous deux facteurs communs : le respect et la carrière. On déduit alors que ce n'est pas fortement souhaitable pour les jeunes LC de Moncton que le chiac soit utilisé dans des situations qui commandent le respect et la formation. Ils préfèrent un français « correct ». Les sujets F2 et F3 l'affirment comme ceci :

Il est parfaitement correct de parler le chiac lors d'occasions relaxes et non-professionnelles, mais certaines situations demandent l'utilisation du français correct (F2)

Le chiac est une langue acceptable en situation informelle mais en situation formelle, il faut au moins essayer de faire un effort pour s'exprimer dans une langue standard. Il est important d'avoir plusieurs registres de langue [...] (F3).

Les analyses des réponses données aux énoncés 46 – 49 (« les locuteurs du chiac », Tableau 11) indiquent encore l'existence de certaines corrélations. En moyenne, les locuteurs NLC perçoivent qu'un LC paraît peu éduqué (énoncé 46 – *un locuteur du chiac paraît éduqué*) ou peu professionnel (énoncé 49 – *un locuteur du chiac paraît professionnel*). Les deux moyennes se retrouvent à 17.9%. Ces perceptions sont légèrement plus basses que celles qui se rapportent aux caractéristiques de la personnalité d'un LC (énoncés 47 – *un locuteur du chiac paraît confiant* [21.4%], et 48 – *un locuteur du chiac paraît compétent* [25.0%]). Les LC eux aussi se perçoivent moins éduqués et moins professionnels que confiants et compétents.

Le chiac semble être une démonstration du manque d'éducation des Acadiens (F1).

Pourtant on retrouve chez les LC un plus grand écart entre leurs perceptions éduquées/professionnelles (38.2%, 30.1%) et leurs perceptions confiantes/compétentes (48.5%, 44.9%) que chez les NLC. L'écart est de 10 % minimum alors que chez les NLC il n'est que de 3.5% minimum. L'informateur M5, qui aussi ne juge « jamais » un locuteur du chiac comme étant *éduqué*, dit comment l'usage du chiac amène à la tentation par d'autres, les « éduqués », de le corriger:

Les gens éduqués essayent de corriger leur langue.

TABLEAU 11											
<u>Les locuteurs du chiac</u>											
Énoncés 46 - 49											
Moyennes par groupes											
Éduqué			Confiant			Compétent			Professionnel		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
38.2	17.9	34.4	48.5	21.4	43.1	44.9	25.0	43.8	30.1	17.9	28.1
Écarts types											
32.1	23.8	31.9	28.2	17.3	28.3	26.7	20.4	26.4	28.1	18.9	27.3

Les moyennes des LC retrouvées au Tableau 11 sont approximativement le double des moyennes des NLC. Alors dans l'ensemble, les LC se perçoivent comme étant presque deux fois plus favorables que les NLC ne l'estiment. Certaines opinions des LC appuient ceci. C'est un conflit langagier qui donne lieu à des croyances et à des stéréotypes.⁹⁰

⁹⁰ En principe, ce conflit langagier résulte de l'effet de l'assimilation dans la région du Sud-Est du N.-B.

C'est sûr que des personnes qui parlent souvent chiac sont plus susceptibles de paraître moins éduqués, mais ce n'est pas le cas. La raison pour le chiac est la région. Quand on vit dans une région bilingue, c'est sûr qu'il aura des conséquences (F19).

Encore ici le chiac connaît des perceptions peu favorables lorsqu'il est mis en contexte avec des situations qui font référence à la carrière.

Quant aux analyses des gens qui estiment le chiac comme étant honteux (Tableau 12 – énoncés 50 – 53), on aperçoit encore certaines corrélations. Le chiac en contexte avec la formation et le respect a donné les résultats les plus négatifs de cette partie des analyses. Les moyennes LC et LNC de l'énoncé 53 – *mes supérieurs croient que c'est honteux de parler le chiac*, indiquent un taux entre « parfois » et « souvent » (30.9%, 42.9%). Ce sont les *amis* avec qui les LC et les NLC retrouvent le moins de honte envers le chiac (énoncé 52 – *mes amis croient que c'est honteux de parler le chiac*, [14.0%, 17.9%]). Ce qui est de très intéressant est que les jugements personnels des LC (énoncé 50 – *il est honteux de parler le chiac*) ont donné des résultats presque deux fois moins favorables par rapport à ceux de l'énoncé 52 (26.5% : 14.0%).

TABLEAU 12											
<u>La honte de parler le chiac</u>											
Énoncés 50 - 53											
Moyennes par groupes											
Individuel			La famille			Les amis			Les supérieurs		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
26.5	32.1	27.5	22.8	32.1	24.4	14.0	17.9	15.0	30.9	42.9	33.8
Écarts types											
27.5	34.5	28.8	27.8	27.8	28.0	20.6	27.8	21.8	29.6	34.5	30.3

Pourtant, il y a des LC qui ne perçoivent pas leur parler comme étant honteux du tout.

F14, qui croit que le chiac est 0% honteux, exprime son opinion de la façon suivante:

Je ne dis pas que le chiac n'est pas toujours acceptable,
mais je n'aurais jamais honte de parler chiac.

Cette attitude est relevée parmi d'autres énoncés d'opinions, par exemple :

Chacun parle différemment et chacun devrait être fier de
qui il est. Il n'est pas honteux ou gênant de parler dans ta
langue maternelle (F10).

Elle relève un point intéressant parce qu'il est peu probable qu'un français standard soit la langue maternelle d'un individu.

Toutefois, je soulève ici une opinion d'un NLC (M4) qui signale comment les Chiacs lui font honte lorsqu'ils parlent chiac avec d'autres francophones. Il ajoute comment nos opinions d'une langue ou d'un dialecte influencent notre vue générale des locuteurs.

[...] surtout depuis les dernières années que la région reçoit beaucoup de touristes québécois, les gens qui parlent chiac me font honte, j'aimerais mieux qu'ils parlent anglais que de parler un français qui est tellement mal parlé que les Québécois les prennent pour des anglophones. Je me demande s'ils se rendent à quel point ils ont l'air imbéciles de parler de même. Je suis certain que plusieurs Québécois prennent les Acadiens pour des ignorants et cela me dérange.⁹¹

M7 a des perceptions semblables. Il voit les Chiacs étant perçus comme imbéciles par une grande portion de gens. Ce sentiment est si connu et étendu, qu'il est devenu la généralité descriptive des Acadiens par d'autres francophones.

⁹¹ M4 est le seul sujet de l'enquête qui fait des références à l'anglais.

Quand tout le monde hors région du Nouveau-Brunswick entend le mot ACADIEN, il est automatiquement associé à Chiac.
Personnellement, je n'aime pas ça.

Si on examine les Tableau 12 et Tableau 13 ensemble, on voit que les NLC ont plus de consistance que les LC dans leurs perceptions quant à la honte et à la gêne. Ces deux tableaux se rapportent à 8 énoncés (50 – 57) dont 32.1% est cinq fois la moyenne des NLC. De plus, les NLC estiment à 42.9% que leurs *supérieurs* perçoivent le chiac comme étant *honteux* et *gênant* (énoncé 53 – *mes supérieurs croient que c'est honteux de parler le chiac*, Tableau 12, énoncé 57 – *mes supérieurs croient que c'est gênant de parler le chiac*, Tableau 13). On remarque facilement l'uniformité dans les attitudes des NLC : le chiac est de « parfois » à « souvent » *honteux* et *gênant*. Néanmoins, leurs perceptions de ceux-là sont que ce sont aussi les *supérieurs* qui jugent le chiac plus *honteux* (30.9%- Tableau 12) et *gênant* (27.3% - Tableau 13) que le jugent les *amis*, la *famille* et l'informateur lui-même.

TABLEAU 13											
<u>La gêne de parler le chiac</u>											
Énoncés 54 - 57											
Moyennes par groupes											
Individuel			La famille			Les amis			Les supérieurs		
LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
22.1	32.1	23.8	17.6	32.1	20.0	15.4	32.1	18.8	27.3	42.9	30.0
Écart types											
26.7	34.5	28.3	23.5	27.8	24.8	23.8	34.5	26.4	29.6	34.5	30.6

Des sentiments de honte et de gêne n'existent que « parfois » chez les LC. Je rappelle que le chiac est pour eux une caractéristique de l'identité acadienne et que, selon les LC, il

mérite une place reconnue et approuvée dans la société francophone. M14 le résume comme ceci :

Le chiac est seulement une différente manière de parler la langue française et ne devrait pas être perçu d'une manière négative. Chaque langue a des dialectes différents qui ont été transmis des ses ancêtres et il ne devrait pas avoir de gêne. Je suis autant acadien que celui qui ne parle pas le chiac.

Les sujets M10 et M17 appuient sa déclaration :

Le chiac est une langue qui m'a été donnée par mes antécédents. Je la respecte pleinement. Pour nous, les Acadiens, le chiac est un symbole qui nous distingue, nous rassemble (M10).

Le chiac est quand même très important pour moi, parce que ça fait partie de ma culture, c'est une langue qui parvient de mes ancêtres, c'est mon histoire (M17).

Ici on voit comment les résultats de la présente étude confirment ceux de l'étude de Boudreau (1993). Les informateurs de Boudreau ont aussi fortement relevé l'aspect historique de l'acadien et les sentiments de fierté qui s'y rattachent.

Ce sont les *amis* des informateurs qui perçoivent le chiac comme étant moins *honteux* et *gênant* que ne le jugent la *famille*, les *supérieurs* et les informateurs. Pourtant, la différence la plus marquée entre les LC et les NLC quant à la gêne paraît dans l'énoncé 56 – *mes amis croient que c'est gênant de parler le chiac*. Par cet énoncé, on peut estimer que les *amis* des LC perçoivent le chiac comme étant deux fois plus acceptable que les *amis* des LNC (32.1% : 15.4%). Par conséquent, on estime que ce sont les gens en position de supériorité qui accordent le plus un sentiment de honte et de gêne au chiac, mais on devrait noter que ce sentiment est loin d'être fortement prononcé. Un fait intéressant est que, d'après les analyses des énoncés se

rapportant à la honte et à la gêne (énoncés 50 – 57), ce sont les informateurs eux-mêmes qui accordent le deuxième plus grand sentiment de honte et de gêne à l'égard du chiac (Tableau 12 [26.5%]. Tableau 13 [22.1%]). On se demande si les informateurs, tous étudiants, dont une bonne proportion ont un autre type d'emploi, se trouvent plus influencés par leurs supérieurs que par la famille et les amis, et par conséquent tiennent à des attitudes plus proches de celles de leurs supérieurs.

L'étendue de la compréhension du chiac est en corrélation avec son usage. Simplement dit, plus on s'éloigne de Moncton où le chiac est le plus souvent utilisé, moins il est compris et par conséquent, parlé. Pourtant, les Tableaux 3 et 14 démontrent qu'en comparaison, la compréhension du chiac est plus élevée que l'usage qui en est fait. Même lorsqu'on se retrouve dans *les régions francophones hors du N.-B.*, le chiac est compris plus qu'il n'est parlé (34.6% : 24.3%).

TABLEAU 14							
<u>La compréhension du chiac</u>							
Énoncés 58 - 61							
Moyennes par groupes							
Les francophones de Moncton		Les francophones des environs de Moncton		Les francophones des régions acadiennes du Nouveau-Brunswick		Les francophones des régions francophones hors du N.-B.	
LC	LT	LC	LT	LC	LT	LC	LT
86.8.	77.5	76.3	71.3	59.6	52.5	34.6	32.5
Écarts types							
18.7	31.9	20.9	30.8	23.8	28.8	25.4	27.9

Les moyennes du Tableau 15 indiquent que les LC peuvent facilement converser et écrire en chiac « la plupart du temps » (approximativement 85%).

TABLEAU 15			
<u>La facilité de l'usage des variétés de français autres que le chiac</u>			
Énoncés 62 - 63			
Moyennes par groupes			
La conversation		L'écriture	
LC	LT	LC	LT
86.0	83.8	84.6	85.0
Écarts types			
18.7	24.4	22.2	25.2

Ces résultats élevés surprennent légèrement parce que quelques ouvrages comme ceux de Boudreau (1993) et Thompson (1986) montrent que les jeunes Acadiens ont souvent de la difficulté à utiliser à l'école une variété de français autre que leur parler régional. Ceci est soutenu par l'opinion suivante :

Ils en ont souvent de la difficulté dans leur français (F20, un NLC).

Quant à ces difficultés, le raisonnement de quelques informateurs provient de la paresse des jeunes :

Je crois que le chiac est un manque d'effort de la part d'une personne. Malheureusement, les jeunes d'aujourd'hui ont de la difficulté à s'exprimer autrement qu'en chiac. C'est un problème très grave dans notre région (F17).

C'est un dialecte pour ceux qui ne veulent pas s'efforcer pour s'exprimer (M3).

Les moyennes du Tableau 16 confirment celles du Tableau 15. Les LC sont « la plupart du temps » *exposés et soumis à des variétés de français autres que le chiac* (75.0%, 70.6%). Si un individu se croit capable de parler et d'écrire une autre variété de sa langue avec aisance, on penserait que ce même individu y serait facilement exposé et soumis. Ceci est exactement le cas qu'on retrouve dans les analyses de cette étude-ci.

TABLEAU 16			
<u>L'exposition et la soumission à des variétés de français autres que le chiac</u>			
Énoncés 64 – 65			
Moyennes par groupes			
L'exposition		La soumission	
LC	LT	LC	LT
75.0	79.4	70.6	73.1
Écarts types			
26.1	25.9	23.4	26.2

Section 3 – Les comparaisons (Tableaux 17 – 29)

Cette dernière section relève de très intéressantes statistiques (Tableaux 17 – 29). Elle comprend les comparaisons entre l'usage, les perceptions et les souhaits quant au chiac. Cette section contient deux parties dont la première fait les comparaisons entre les résultats des LC.

Partie A – les LC

Plus l'environnement est informel et confortable, plus le taux d'usage du chiac est élevé. On peut alors affirmer que c'est à la *maison* que les jeunes francophones parlent le chiac le plus souvent (62.5%), tandis qu'en milieu de *travail* les LC ne le parlent que « parfois » (19.1%). La *maison* est aussi le lieu où les LC le perçoivent et le souhaitent le plus acceptable (Tableau 17 - [62.5%, 65.5% et 64.7%]). Au travail, les LC n'utilisent pas le chiac de façon systématique mais ils le jugent « parfois » acceptable et même souhaitable (Tableau 20 – [37.5%, 35.3%]).

Il existe ici un conflit entre les pourcentages et les opinions relevées à la question ouverte. Environ 50% des sujets ont exprimé d'une façon ou d'une autre que le chiac n'est pas « correct », qu'il faut savoir bien s'exprimer en français « correct » ou « standard ». Mais d'après les analyses, apparemment les jeunes LC de Moncton ne jugent pas l'usage d'un français standard au *travail* comme étant « toujours » obligatoire; ils l'estiment « parfois » obligatoire. À l'*université* ou au *collège*, les LC utilisent le chiac plus ou moins « souvent » (44.1% du temps) mais estiment son usage « parfois » acceptable, désirable même (Tableau 18 – [34.6%, 32.4%]). Les perceptions et les souhaits du chiac parlé à l'*université* ou au *collège* sont très comparables à celles et ceux du chiac parlé au *travail* (34.6%, 32.4% : 37.5%, 35.3% - Tableaux 18, 20). Pourtant l'usage est beaucoup plus courant dans un milieu scolaire qu'il ne l'est au *travail* (44.1% : 19.1% - Tableaux 18, 20). Quant au chiac parlé dans les *lieux publics* son usage et son acceptabilité se chiffrent à approximativement 55%, et les souhaits à presque 46%, une variation pas trop significative (Tableau 19).

Selon M13, un NLC, c'est simplement la compréhension qu'il faut assurer lorsqu'on est en public.

Je pense qu'en famille ou entre amis, l'utilisation du chiac peut être acceptable. Sauf que lorsque nous sommes en public, il est important de bien se faire comprendre le plus facilement et clairement possible. Donc je pense que le chiac peut devenir un handicap si la personne a de la difficulté à se faire comprendre.

On pourrait s'attendre à ce que d'après cette déclaration, il croirait peut-être à l'usage d'un français plutôt standard avec le public.

Si on met en comparaison les gens avec qui le chiac est parlé, perçu et souhaité acceptable d'être utilisé, c'est avec les *amis* que les résultats indiquent le taux le plus élevé (Tableau 22). La marge est nette entre le taux d'usage du chiac avec les *amis* et le taux d'usage avec les *supérieurs* (66.9% : 27.9%). L'usage ne varie pas d'une manière significative entre les *plus jeunes* et les *plus âgés*; il est parlé plus ou moins « souvent ». Plus les LC se sentent à l'aise en compagnie de quelqu'un, plus enclins ils sont à utiliser leur parler régional. Donc, les LC ont aussi des attitudes positives et favorables à l'égard du chiac parlé en *famille* (Tableau 22). Ce qui est intéressant, c'est que les perceptions et les souhaits des LC du « chiac parlé avec les supérieurs » (Tableau 23) sont très semblables à leurs perceptions et à leurs souhaits du chiac parlé au *travail* (Tableau 20). Ces moyennes (35.3%, 30.9% : 37.5%, 35.3% - Tableaux 23, 20) indiquent un usage de temps à autre, ou « parfois » acceptable et souhaitable. On peut attribuer la cohérence de ces attitudes à des facteurs communs : le respect et la carrière.

Partie B – les NLC

La deuxième division de cette section comprend les analyses des attitudes des NLC (Tableaux 17 – 29). On ne peut que remarquer que dans chaque cas, les souhaits de ces jeunes quant à l'usage du chiac sont toujours moins encourageants que leurs perceptions. Trois fois les

moyennes de leurs perceptions se retrouvent au delà de 50% : le chiac parlé avec les *amis* (60.7%, Tableau 22), le chiac parlé à *Moncton* (57.1%, Tableau 26), et le chiac parlé aux *environs de Moncton* (57.1%, Tableau 27). Dans l'ensemble, les NLC partagent les mêmes attitudes que les LC. Toutefois, ils perçoivent et souhaitent d'une manière plus négative que les LC. La variation entre les perceptions et les souhaits des deux groupes d'informateurs est souvent nette. Par exemple, les LC souhaitent que le chiac soit acceptable à l'*université* ou au *collège* à 32.4%, alors que la moyenne des NLC ne monte qu'à 7.1% (Tableau 18).

Les NLC jugent la *maison* comme étant la place la plus acceptable d'utiliser le chiac et au *travail* la moins acceptable. Ce sont les *amis* des NLC qui jugent le chiac « souvent » acceptable (Tableau 22 – 60.7% - Tableau 22). De l'autre côté de la gamme des perceptions, leurs *supérieurs* estiment le chiac acceptable à 10.7% (Tableau 23).

Les variations les plus nettes entre les deux groupes de locuteurs se retrouvent aux Tableaux 28 et 29. Les souhaits du *chiac parlé dans les régions acadiennes du N.-B.* et du *chiac parlé avec les francophones non originaires du N.-B.* montrent le contraste des attitudes entre les LC et les NLC (Tableau 28, énoncé 41, [53.7% : 17.9%] et Tableau 29, énoncé 42, [41.2% : 10.7%]). Aussi, les attitudes des deux groupes d'informateurs qui contrastent le plus figurent dans leurs souhaits. De temps à autre, leurs perceptions varient très peu (exemples : Tableau 18, énoncé 18, [34.6% : 32.1%] et Tableau 19, énoncé 27, [58.8% : 57.1%]), alors que leurs souhaits ne concordent jamais. Les souhaits des LC se chiffrent à un minimum de 20% plus favorables que les souhaits des NLC.

TABLEAUX 17 – 20**Les comparaisons entre l'usage, les perceptions de l'acceptabilité et les souhaits du chiac****(Les lieux à Moncton)**

TABLEAU 17							
<u>Le chiac parlé à la maison</u>							
Énoncés 2, 17, 30							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
62.5	51.9	65.5	42.9	60.0	64.7	39.3	60.0
Écarts types							
33.3	39.0	34.8	37.4	35.7	30.8	31.8	32.4

TABLEAU 18							
<u>Le chiac parlé à l'université / au collège</u>							
Énoncés 3, 18, 31							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
44.1	36.9	34.6	32.1	32.5	32.4	7.1	33.1
Écarts types							
23.1	27.1	31.4	34.5	30.1	32.3	12.2	33.7

TABLEAU 19							
<u>Le chiac parlé dans les lieux publics</u>							
Énoncés 4, 19, 32							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
54.4	45.0	56.4	35.7	51.3	45.6	28.6	40.6
Écarts types							
21.7	29.0	32.8	34.9	33.5	35.6	22.5	34.8

TABLEAU 20							
<u>Le chiac parlé au travail</u>							
Énoncés 7, 20, 33							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
19.1	15.6	37.5	14.3	33.1	35.3	7.1	30.6
Écarts types							
28.2	27.0	31.5	19.7	31.2	33.8	12.2	33.2

TABLEAUX 21 – 25

Les comparaisons entre l'usage, les perceptions de l'acceptabilité et les souhaits du chiac

(Les gens)

TABLEAU 21							
<u>Le chiac parlé en famille</u>							
Énoncés 8, 21, 34							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
59.6	49.4	72.1	46.4	66.9	66.2	42.9	61.9
Écarts types							
33.2	38.2	29.4	41.9	32.7	30.7	31.3	32.0

TABLEAU 22							
<u>Le chiac parlé avec les amis</u>							
Énoncés 9, 22, 35							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
66.9	55.0	79.4	60.7	75.6	73.5	50.0	68.8
Écarts types							
20.2	31.6	24.2	37.8	27.4	28.2	38.2	30.9

TABLEAU 23							
<u>Le chiac parlé avec les supérieurs</u>							
Énoncés 10, 23, 36							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
27.9	23.8	35.3	10.7	31.3	30.9	7.1	26.9
Écarts types							
26.7	26.5	28.9	13.4	27.6	28.9	12.2	28.5

TABLEAU 24							
<u>Le chiac parlé avec les plus jeunes</u>							
Énoncés 11, 24, 37							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
44.1	36.3	44.1	28.6	40.6	42.6	21.4	38.1
Écarts types							
26.9	29.9	31.4	36.6	32.3	35.1	39.3	36.2

TABLEAU 25							
<u>Le chiac parlé avec les plus âgés</u>							
Énoncés 12, 25, 38							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
41.2	33.8	50.7	32.1	46.9	49.3	28.6	45.6
Écarts types							
28.8	30.8	30.5	40.1	32.6	32.8	30.4	33.4

TABLEAUX 26 – 29**Les comparaisons entre l'usage, les perceptions de l'acceptabilité et les souhaits du chiac****(Les régions)**

TABLEAU 26							
<u>Le chiac parlé à Moncton</u>							
Énoncés 13, 26, 39							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
59.6	48.8	55.3	57.1	58.8	69.1	39.3	63.1
Écarts types							
21.3	29.9	25.8	42.6	29.7	29.6	34.9	32.9

TABLEAU 27							
<u>Le chiac parlé dans les environs de Moncton</u>							
Énoncés 14, 27, 40							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
58.1	47.5	58.8	57.1	57.5	65.4	35.7	59.4
Écarts types							
22.8	30.4	29.4	42.6	31.1	30.2	34.9	32.4

TABLEAU 28							
<u>Le chiac parlé dans les régions acadiennes du N.-B.</u>							
Énoncés 15, 28, 41							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
44.1	36.3	45.6	17.9	40.0	53.7	17.9	46.9
Écarts types							
23.9	27.7	29.2	18.9	29.3	30.9	18.9	32.1

TABLEAU 29							
<u>Le chiac parlé avec les francophones non originaires du N.-B.</u>							
Énoncés 16, 29, 42							
Moyennes par groupes							
L'usage		Les perceptions			Les souhaits		
LC	LT	LC	NLC	LT	LC	NLC	LT
24.3	20.0	27.9	14.3	25.6	41.2	10.7	34.4
Écarts types							
20.9	21.3	30.6	13.4	29.1	32.5	13.6	32.9

À partir de ces analyses, on peut confirmer la première hypothèse. Dans l'ensemble, l'acceptabilité du chiac est estimée plus élevée que l'usage qui en est fait. Le seul cas où on observe une perception moins élevée que son usage est celui qui se rapporte au chiac parlé à l'université ou au collège. L'usage par les LC est de presque 10% plus élevé que l'acceptabilité (44.1% : 34.6% - Tableau 18). On ne peut établir aucune conclusion définitive par une variation aussi faible.

De l'autre côté, les LC croient qu'il est acceptable de parler le chiac au *travail* plus « souvent » que « parfois » (37.5%), tandis qu'ils admettent ne l'utiliser qu'à 19.1% du temps. J'explique ceci par le raisonnement que tous les emplois ne demandent pas qu'on parle un français standard. Mais pourquoi est-ce que les jeunes Monctoniens francophones ne le parlent pas aussi souvent qu'ils le perçoivent acceptable? Une raison possible est qu'ils cherchent à obtenir un emploi qui exige l'usage du standard. Les emplois les mieux rémunérés pour les francophones sont toujours ceux qui demandent cette connaissance. Il est donc probable que les étudiants veulent essayer de s'habituer à s'exprimer en français « correct » durant leur formation.

Là où l'usage varie peu des perceptions c'est dans les « régions ». Apparemment, les LC perçoivent leur taux d'usage acceptable dans les mêmes proportions que l'usage qui en est fait, peu importe la région géographique.

On ne peut confirmer qu'en partie la deuxième hypothèse de l'étude. Les NLC ne souhaitent jamais le chiac d'une manière plus favorable qu'ils le perçoivent. Les LC également n'ont pas de souhaits plus désirables que leurs perceptions, sauf que la **facteur géographique** demeure pour eux une question d'importance. Ils désirent que l'usage du chiac soit plus accepté partout dans la francophonie, à l'intérieur et à l'extérieur du Nouveau-Brunswick. Néanmoins, ces souhaits ne sont pas fortement plus prononcés que les perceptions qu'ils y accordent; ils ne sont que de 8 – 13% plus élevées.

Un aspect méthodologique dont il faut tenir compte est que, étant donné que les locuteurs ont été choisis au hasard pour participer à cette étude, une comparaison entre les LC et les NLC n'est pas très proportionnelle (33 : 7). Toutefois, dans les paramètres du présent travail, il n'y a aucun doute quant à l'écart entre les attitudes des NLC et celles des LC. Les perceptions des NLC sont moins favorables, pour les raisons qui ont été soulevées à la question ouverte d'opinion. On confirme alors la troisième hypothèse de l'étude. Cette variation dans les attitudes est plus un phénomène naturel qu'elle n'est une conclusion. On affirmerait que ce phénomène survient lorsqu'une variation d'une langue est évaluée par des locuteurs qui ne la parlent pas.

Ces conclusions ont été établies par la comparaison des résultats des deux groupes d'informateurs. Ce chapitre ne comprend pas d'analyses des résultats des LT. Toutefois, si on les examine, on verra qu'ils servent d'appui à la confirmation de la première hypothèse de l'étude soumise à l'épreuve.

Des conclusions établies par des analyses de pourcentages ne servent à rien, à moins que les écarts types soient aussi contrôlés. Une analyse de ceux-ci montre qu'il existe plus de cohérence dans les attitudes des NLC que dans celles des LC, ce qui aide à confirmer la troisième hypothèse. En particulier, on reconnaît peu de variation dans les attitudes tirées de deux groupes d'énoncés, ceux de la « catégorisation du chiac » (Tableau 10, énoncés 43 – 45) et des « locuteurs du chiac » (Tableau 11, énoncés 46 – 49). Ce sont ces mêmes énoncés auxquels un bon nombre des opinions écrites ont permis la confirmation.

XIII. CONCLUSION

Les résultats de l'étude démontrent qu'il existe une corrélation entre le chiac et un milieu informel, aussi bien qu'entre un français estimé « correct » et une situation formelle. Toutefois, les jeunes Chiacs souhaitent que cette division de formalité ne soit pas aussi prononcée. Ils désirent parler le chiac sans être sujets à la moquerie partout en Acadie, pour être plus acceptés comme Acadiens dans la communauté acadienne. Ces aspirations seront difficiles à réaliser, étant donné que certains, tels Adrien Bérubé et Jean-Claude Vernez, les excluent de la communauté acadienne à cause de l'effet de l'assimilation dans la région du Sud-Est.

Ainsi est soulevée une question de débat : Est-ce qu'un Chiac est caractérisé comme Acadien à partir de ses origines ou du statut social de son parler français d'aujourd'hui? Dans l'ensemble, les jeunes Chiacs de l'étude voient ces deux aspects inséparables alors que ceux qui ne parlent pas le chiac tendent à attribuer plus de valeur au statut social du parler.

Cette étude a démontré combien il est difficile d'encourager une variété d'une langue qui est aussi stigmatisée que le chiac et en même temps d'y demeurer fidèle. Les attitudes favorables à l'égard du chiac ne proviennent pas de la situation linguistique actuelle mais elles sont plutôt tributaires de l'histoire, avant l'assimilation, avant la stigmatisation et avant cette forte exigence d'un français « correct », laquelle implique que tous les autres parlers français sont « incorrects ».

XIV. BIBLIOGRAPHIE

- AJZEN Icek, 1988. *Attitudes, Personality, and Behavior*. Chicago : The Dorsey Press.
- ALBERT Thomas, 1982. *Histoire du Madawaska entre l'Acadie, le Québec et l'Amérique*. LaSalle Québec : Éditions Hurtubise HMH.
- ALLARD René et LANDRY Rodrigue, « French in New Brunswick », dans Edwards (éd.), *Language in Canada*, Cambridge : The Cambridge University Press, 1998, pp. 202 – 225.
- ANDREW Sheila M., 1996. *The development of elites in Acadian New Brunswick 1861-1881*. Québec : McGill Queen's University Press.
- ANCELET Barry Jean, « Faut-il maintenir la communication avec les Acadiens et les Acadiennes assimilés? » dans le *Congrès mondial acadien, L'Acadie en 2004*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 89 – 90.
- ARSENAULT Adrien, « Les Origines acadiennes de Moncton », *La Société historique acadienne, premier cahier*. 1961.
- ARSENAULT Bona, 1966. *History of the Acadians*. Québec : Le Conseil de la vie française en Amérique.
- ARSENAULT Samule-Pierre, « La Péninsule acadienne : une interprétation géographique » dans *La Revue d'histoire de la Société historique Nicholas-Denys*. 17 (3), pp. 16-31. 1989.
- ASSELIN Claire, DRAPEAU Lynn, FORTIN Jacques, LEFEBVRE Claire, CEDERGREN Henrietta, DUMAS Denis, KAYE Jonathan, SEGUN Claude, « Appartenance sociale, variation linguistique et jugements de valeur » dans Corbett, *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 36 – 39.
- BAKER Collin, 1992. *Attitudes and language*. Clevedon, England : Multilingual Matters Ltd.
- BASTARACHE, Michel et BOUDREAU OULLET, Andréa, 1993. « Droits linguistiques et culturels des Acadiens et des Acadiennes de 1713 à nos jours », dans Daigle (dir.), *L'Acadie des Maritimes*. Moncton : CEA., pp. 385 – 429.
- BEAUDIN Maurice, « Les Acadiens des Maritimes : une société en mal de modernisme » dans le *Congrès mondial acadien, L'Acadie en 2004*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 308 – 319.

- BELISLE Louis-Alexandre, 1979. Dictionnaire nord-américain de la langue française. Montréal : Beauchemin.
- BERNARD Roger, 1994. « Comportements linguistiques et consciences culturelle des jeunes Canadiens français » dans Poirier (dir.), *Langue, espace, société : les variété du français en Amérique du Nord*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval., pp. 319 – 334.
- BERNSTEIN Basil B., 1975. *Langage et classes sociales*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- BERUBE Adrien, 1979. Vers un atlas prospectif de l'Acadie dans la *Revue de la société historique du Madawaska Inc.* vol. 7., n. 4 1979. Edmunston, pp. 1-56.
- BISSONNETTE Lise, « L'importance de la presse écrite dans le développement de l'identité d'un peuple » dans le *Congrès mondial acadien, L'Acadie en 2004*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 125 – 132.
- BOSI Louise et DUBOIS Lise, 1990., *Symposium L'aménagement linguistique en Acadie au Nouveau-Brunswick*, Moncton : CRLA
- BOUDREAU Annette, « Les mots des jeunes Acadiens et Acadiennes du Nouveau-Brunswick » dans Dubois et Boudreau (dir.), *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 137 – 155.
- BOUDREAU Annette, 1991 « Les rapports que des jeunes Acadiens et Acadiennes entretiennent avec leur langue et la langue » dans *Égalité*, numéro 30, pages 3-32.
- BOURHIS Richard Y. (éditeur), 1994. *International Journal of the Sociology of Language : French – English Language Issues in Canada*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- BOURHIS Richard Y. et LEYENS Jacques-Philippe (éditeurs), 1994. *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège : Mardaga.
- BOURQUE Paul, 1996. « Faut-il maintenir la communication avec les Acadien et les Acadiennes assimilés? » dans le *Congrès mondial acadien, L'Acadie en 2004*. Moncton : Les Éditions d'Acadie, pp. 89 –93.
- BOYER Henri, « Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques », dans *Langue française*, février 90, numéro 85, 1990. pp. 102 - 124.
- BRUN Régis, 1969. « Histoire socio-démographique du sud-est du Nouveau-Brunswick, migrations acadiennes et seigneuries anglaises, 1760-1810 », *Cahiers de la S.H.A.*, volume 3, numéro 2.

CADIEUX Jean, 1965. « Étude sur le Bilinguisme et le Biculturalisme dans la région de Moncton », Ottawa : Ministère des Affaires extérieures.

CASTONGUAY Charles, Évolution de l'anglicisation des francophones au Nouveau-Brunswick, 1971-1991, dans Dubois et Boudreau (dir.), Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 47 – 62.

CASTONGUAY Charles, 1994. « Évolution récente de l'assimilation linguistique au Canada », dans Poirier (dir.), Langue, espace et société : Les variétés du français en Amérique du Nord. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval. PAGES

CHAMBARD Lucette, 1990. « Quel français enseigner? » dans Corbett, Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 39 – 46.

CHANTRAINE Pol, « L'Acadie, un pays en morceaux », dans Corbett, Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique de Nord. Québec : Les Presses de l'Université Laval. 1990, pp. 159 – 167.

CHARBONNEAU Hubert et GUILLEMETTE André, 1994. « Provinces et habitats d'origine des pionniers de la vallée laurentienne ». dans Poirier (dir.), Langue, espace, société : les variété du français en Amérique du Nord. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval., pp. 157 – 183.

CHARPENTIER Jean-Michel, « Le substrat poitevin et les variantes régionales acadiennes actuelles », dans Poirier (dir.) Langue, espace et société : Les variétés du français en Amérique du Nord. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval. 1994, pp. 41-67.

CHARPENTIER Jean-Michel, “Les variétés dialectales françaises et leur influence sur les parlers acadiens : le problème des archaïsmes et des dialectalismes (mots dialectaux) », dans Dubois et Boudreau (dir.), Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 15 – 28.

CHIASSE A., « Les archaïsmes acadiens » , Les Trois Pignons, vol. IX, n. 1,2,3,4, 1992. Chéticamp, Nouvelle-Écosse.

CONGRES MONDIAL ACADIEN (le), 1994. L'Acadie en 2004 : Actes des conférences et des tables rondes. Moncton : Les Éditions d'Acadie.

CORBETT Noël (pré.), 1990. Langue et identité : le français et les francophones du Nord. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

CORMIER Yves, 1999. Dictionnaire du français acadien. Bibliothèque nationale du Québec : Éditions Fides.

COSTAIN Thomas, 1959. Le Canada Atlantique, Dictionnaire historique et politique.
Toronto : Doubleday.

CYR Jean-Roch, 1982. Les Acadiens de Moncton : aspects d'histoire sociale, 1698-1881,
Thèse de maîtrise, Université de Moncton.

CYR Hubert, DUVAL Denis, LECLERC André, 1996. L'Acadie à l'heure des choix.
Moncton : Les Éditions d'Acadie.

DAIGLE Jean (dir.), 1993. L'Acadie des Maritimes : Études thématiques des débuts à nos
jours. Moncton : CEA.

DAIGLE Jean, 1993. « L'Acadie de 1604 à 1763, synthèse historique », dans Daigle (dir.),
L'Acadie des Maritimes, Université de Moncton : Chaire d'études acadiennes.

DALLAIRE, L. et LACHAPELLE, R., 1990. « Profils démolinguistiques des communautés
minoritaires de langue officielle (Nouveau-Brunswick) », Direction de la promotion des
langues officielles, Secrétariat d'État.

DALLAIRE Patrice, 1999. Regard sur l'Acadie et ses rapports avec le Québec. Moncton :
les Éditions d'Acadie.

DESJARLAIS Lionel. « Le milieu socio-linguistique des élèves francophones et son
influence sur leur comportement et leur compétence linguistique à l'école », Ottawa :
Ministère de l'Éducation de l'Ontario, 1982.

DEVRIES John, 1986. Towards a Sociology of Languages in Canada. Québec : CIRB.

DIONNE Raoul, 1995. L'identité à l'épreuve de la modernité. Moncton : Les Éditions de
l'Acadie.

DORAIS Louis-Jacques, 1990. « Qu'est-ce que l'Amérique française? », dans Corbett (pré.)
Langue et Identité. Québec : Les Presses de l'Université Laval., pp. 129 – 137.

DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Louis, MARCELLESI Christiane,
MARCELLESI Jean-Baptiste, MEVEL Jean-Pierre, 1973. Dictionnaire de linguistique.
Paris : Librairie Larousse.

DUBOIS Lise et BOUDREAU Annette (dir.), 1996. Les Acadiens et leur(s) langue(s) :
quand le français est minoritaire. Moncton : Les Éditions d'Acadie.

DUGUAY Calixte, « L'Acadie dans le village global » dans le Congrès mondial acadien,
L'Acadie en 2004. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 79 –88.

- DULONG Gaston, 1990. « Histoire du français en Amérique du Nord », dans Corbett (pré.), *Langue et identité.*, pp. 201- 217.
- EDWARDS John (éditeur), 1998. *Language in Canada*, Cambridge : The Cambridge University Press.
- EDWARDS John, 1985. *Language, Society and Identity*. New York : Basil Blackwell Inc.
- EDWARDS John, 1976. *Language in Culture and Class*. London : Heinemann Educational Books LTD.
- FERRON Jacques, 1991. *Le contentieux de l'Acadie*. Montréal : VLB Éditeur.
- FLIKEID Karin, 1994. *la variation phonétique dans le parler acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick*, New York : Peter Lang.
- FLIKEID Karin, 1994. « Origine et évolution du français acadien à la lumière de la diversité contemporaine », dans Mougeon et Béniak (pub.) *Les Origines du français québécois*. Québec : Les Presses de l'Université Laval., pp. 275 – 326.
- FLIKEID Karin, 1989. « Recherches sociolinguistiques sur les parlers acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse », dans *Le Français canadien parlé hors Québec*, éd. Mougeon et Beniak, Québec, PUL., pp. 183 – 199.
- GAUTHIER Hubert, « Les francophones hors Québec ont-ils un avenir? », dans Corbette, *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Québec : Les Presses de l'Université Laval. 1990, pp. 189 – 197.
- GAUTHIER Robert, 1993. *Questions de langue, questions de fierté*. Vanier : Les Éditions l'Interligne.
- GAUVIN Marie A., 1965. *Linguistic and Cultural Heritage of the Acadians in Maine and New Brunswick*. Conneticut : Central Conneticut State College.
- G ÉRIN Pierre, « Le franco-américain endimanché », dans Dubois et Boudreau (dir.), *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, 113 – 119.
- GODIN Alcide et RENAUD Aldéo, 1989. *Attitudes et habitudes linguistiques des jeunes du Nouveau-Brunswick*. Moncton : Centre universitaire de Moncton.
- GOGUEN Eric, 1991. « Le 'chiacspeare' en temps et lieux », dans *L'Acadie Nouvelle*, éditorial. Moncton.

- GORDON David C., 1978. *The French Language and National Identity (1930 – 1975)*. The Hague : Mouton Publishers.
- GRIFFITHS N. E. S., 1969, *The Acadian Deportation : Deliberate Perfidy or Cruel Necessity?* Toronto : The Copp Clark Publishing Company.
- GRIFFITHS Naomi, 1973. *The Acadians : Creation of a People*. Toronto : McGraw-Hill Ryerson Limited.
- HAMERS J. et BLANC M., 1989. *Bilinguality and Bilingualism*. Cambridge : C.U.P.
- LABERGE, S. et CHIASSEON-LAVOIE, M., 1971. « Attitudes face au français parlé à Montréal et degrés de conscience des variables linguistiques » dans R. Darnell (dir.), *Linguistic Diversity in Canadian Society*. Edmonton : Linguistic Research Inc., pp. 89 – 126.
- LAFONT Robert, 1984. « Pour retrouver la diglossie » dans *Lengas*, n. 15, cité par Henri Boyer (1990).
- LANCTOT Léopold, 1988. *L'Acadie des origines, 1603-1771*. Montréal : Les Éditions du Fleuve.
- LANDRY Jeannette, 1973. « Les anglicismes dans la région de Memramcook et de Moncton », Moncton : Université de Moncton.
- LANDRY Rodrigue et ALLARD Réal, « The Acadians of New Brunswick : demolinguistics realities and the vitality of the French language », dans Bourhis (éd.), *International Journal of the Sociology Language*. Berlin : Mouton de Gruyter, 1994, pp. 181 – 215.
- LARRACEY Edward W., 1970. *The First Hundred. A story of the first 100 years of Moncton's existence after the arrival in 1766 of the pioneer settlers from Philadelphia, Pa.* Moncton : Moncton Publishing Company LTD.
- LEAVITT Robert M., « Language in New Brunswick », dans Edwards (éd.), *Language in Canada*, Cambridge : The Cambridge University Press, 1998. PAGES
- LONDON Arnold, 1982. *Attitudes toward language variation*. London : Edward Aronold Publishing.
- LOUDER Dean, TRÉPANIER Cécyle et WADDELL Éric, 1994. « La francophonie nord américaine » dans Poirier (dir.), *Langue, espace, société : les variété du français en Amérique du Nord*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval., pp. 185 – 202.
- LUCCI Vincent, 1973. *Phonologie de l'acadien*. Montréal : Didier.

MACKEY William F., « The foundations », dans Edwards (éd.), *Language in Canada*.
Cambridge : The Cambridge University Press, 1998. PAGES

MASSÉ Pierre, 1963. « Le statut de la colonie acadienne du Poitou », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*.

MASSIGNON Geneviève, 1962. *Les parlers français d'Acadie*, Tome I, II. Paris : Librairie C. Klincksieck.

MENEY Lionel, 1999. *Dictionnaire québécois français*. Montréal : Guérin.

MICHAUD Marguerite, 1967. *Les Acadiens des Provinces Maritimes : Guide historique et touristique*. Fredericton : Les Presses Universitaires.

MICHAUD Marguerite, 1955. *La Reconstruction Française au Nouveau-Brunswick*. Fredericton : Les Presses Universitaires.

Mission de l'Université de Moncton (la), 5 mai 1985.

MOISE Claudine, « Insécurité linguistique et construction identitaire » dans *Français d'Amérique : Variation, Créolisation, Normalisation*. Université d'Avignon : CECAV. 1998, pp. 312 – 320.

MOTAPANYANE Virginia, 1997. *Acadian French*. Munchen-Newcastle : Lincom Europa.

MOUGEON Raymond et BÉNIAC Édouard (pub.), 1994. *Les origines du français québécois*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.

MOUGEON Raymond et BÉNIAC Édouard (pub.), 1989. *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

MOUNIN Georges, 1974. *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : PUF.

NOEL Dany, 1978. « Que peut bien être la langue pour de jeunes adolescents? », dans Thibault (dir.), *Le français parlé : études sociolinguistiques*. Edmonton : Linguistic Research Inc., pp. 131 – 143.

OSKAMP Stuart, 1991. *Attitudes and Opinions*. New Jersey : Prentice-Hall, Inc.

PÉRONNET Louise, 1989. *Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick*. New York : Peterlang Publishing. Inc.

PÉRONNET Louise, 1990. « Aménagement linguistique en Acadie », dans *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 9 – 3, pp. 223 – 257.

- PÉRONNET Louise, 1993. « La situation du français en Acadie – l'éclairage de la linguistique », dans Daigle (dir.) *L'Acadie des Maritimes*. Moncton : CEA., pp. 467 – 503.
- PÉRONNET Louise, « Le changement linguistique en Acadie : étude lexicale », dans *Francophonies d'Amérique*, numéro 4. Les Presses de l'Université d'Ottawa. 1994.
- PÉRONNET Louise, « Qu'est-ce qui distingue le parler français acadien des autres parlers français (de France, du Québec)? », dans le *Congrès mondial acadien, L'Acadie en 2004*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 197 – 205.
- PÉRONNET Louise, « Nouvelles variétés de français parlé en Acadie du Nouveau-Brunswick », dans Dubois et Boudreau (dir.), *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*. Moncton : Les Éditions d'Acadie. 1996, pp. 121 – 135.
- PÉRONNET Louise, « Le Changement linguistique en Acadie : étude lexicale », dans *Francophonies d'Amérique*, numéro 4. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa. 1994, pp. 45 – 55.
- PÉRONNET Louise, KASPARIAN Sylvia, « Vers une description du « français standard acadien » : Analyse des traits morphosyntaxiques », dans *Français d'Amérique, Variation, Créolisation, Normalisation*. Université d'Avignon : CECAV. 1998, pp. 249 – 259.
- PÉRONNET Louise, « Les opinions d'un groupe d'enseignants de français sur les parlers régionaux », dans SILF (1988), *Actes XVe Colloque*, pp. 99-105. Les Presses de l'Université Laval.
- PÉRONNET Louise, 1985. « Substrat gallo-roman du parler acadien du sud-est de Nouveau-Brunswick (Canada) », Grenoble : Université de Lille, thèse de doctorat.
- PERROT Marie-Eve, 1995. « Aspects fondamentaux du métissage français/anglais dans le chiac de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada) » Volume I, II. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III.
- PHILIPPONNEAU Catherine, 1991. « Politique et aménagement linguistiques au Nouveau-Brunswick. Pour de nouvelles stratégies d'intervention », dans Philpionneau C., *Vers un aménagement linguistique de l'Acadie du Nouveau-Brunswick*, Actes du Symposium en aménagement linguistique, Moncton : CRLA.
- PHILIPPONNEAU Catherine (pub.), 1991. « Vers un aménagement linguistique de l'Acadie du Nouveau-Brunswick », Actes du Symposium de Moncton 3,4 et 5 mai 1990. Moncton : CRLA.
- POIRIER Claude (dir.), 1994. *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.

- POIRIER Claude, 1994. « Les causes de la variation géolinguistique du français », dans Poirier (dir.), *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval., pp. 69 – 95.
- POIRIER Claude, 1994. « La langue parlée en Nouvelle-France : vers une convergence des explications », dans Mougeon et Bédiak (pub.), *Les origines du français québécois*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- POIRIER Pascal, 1990. *Causerie memramcookienne*, Édition critique par Pierre M. Gérin, Moncton : Chaire d'études acadiennes.
- POIRIER Pascal, 1928. *Le parler franco-acadien et ses origines*. Québec : Imprimerie Franciscaine Missionnaire.
- POIRIER Pascal, 1874. *Origine des Acadiens*. Montréal : Eusèbe Senecal, Imprimeur - Éditeur.
- PROTEAU Lorenzo, 1998. *La Parlure Acadienne*. Boucherville : Les Éditions des Amitiés Franco-Québécoises.
- ROY M.-M., 1979. « Les conjonctions anglaises BUT et SO dans le français de Moncton. Une étude sociolinguistique de changements linguistiques provoqués par une situation en contact. » Mémoire de maîtrise, Université de Québec à Montréal.
- ROY Michel, 1978. *L'Acadie perdue*. Ottawa : Éditions Québec-Amérique.
- ROY Muriel K., 1993. « Peuplement et croissance démographique en Acadie,, 1871 – 1991 », dans Daigle (dir.), *Les Acadiens des Maritimes*. Moncton : C.E.A., pp. 141 – 206.
- RYAN Claude, 1996. *Le Congrès mondial acadien*. Moncton : Les Éditions d'Acadie
- SANTERRE Laurent, 1990. « Le français québécois : langue ou dialecte? », dans Corbett, *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Québec : Les Presses de l'Université Laval., pp. 29 – 33.
- SARNOFF I. « Social attitudes and the resolution of motivational conflict », dans M. Jahoda & N. Warren (éds.), *Attitudes*. Harmondsworth, Middlesex : Penguin, 1970., pages 279 – 285.
- SHIATY A. E. (éditeur), 1989. *Dictionnaire du français plus*. Montréal : CEC.
- SURETTE Paul, 1988. *Petoudiac : colonisation et destruction 1731 – 1755*. Moncton : Les Éditions d'Acadie.

- STARETS Moshe, 1991. Les attitudes des élèves acadiens néo-écossais à l'égard du français et de l'anglais au Canada. Québec : CIRAL.
- STATISTIQUE CANADA, 1993. « Langue maternelle : Rapport technique du recensement de 1991 », Ottawa : Ministre de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie.
- STATISTIQUES CANADA. <http://ceps.statcan.ca/englishprofil/PlaceSearchForm1.cfm>
- STEELE Catherine Mary, 1989. Attitudes toward language policy in New Brunswick (M.A. Thesis) Ottawa : Carleton University.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon, 1995. L'identité à l'épreuve de la modernité. Moncton : Les Éditions d'Acadie.
- THÉRIAULT Léon, 1993. « L'Acadie de 1763 à 1990, synthèse historique », dans Daigle (dir.), L'Acadie des Maritimes. Université de Moncton : CEA.
- THÉRIAULT Léon, 1982. La Question du pouvoir en Acadie. Moncton : Les Éditions d'Acadie.
- THIBAUT Pierrette (dir.), 1978. « Le français parlé : études sociolinguistiques ». Edmonton : Linguistic Research Inc.
- THOMAS Raymond et ALAPHILIPPE Daniel, 1983. Les attitudes. Paris : Presses Universitaires de France.
- THOMPSON J.A., 1986. « Chiac : An example of Dialect Change and Language Transfer in Acadian French », M.A. Thesis, University of Victoria.
- TREMBLAY Daniel, 1988. Les enjeux juridiques et socio-politiques des conflits linguistiques : le cas de l'Ontario. Québec : CIRB.
- VALDMAN Albert, 1994. « Restructuration, fonds dialectal commun et étoilement linguistique dans les parlers vernaculaires français d'Amérique du Nord » dans Poirier (dir.), Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval., pp. 3 - 24.
- VERNEX Jean-Claude, 1979. Les Acadiens. Paris : Éditions Entente.
- WADDELL Éric, 1994. « Un continent – Québec et une poussière d'îles », dans Poirier, (dir.), Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval., pp. 203 – 225.

WADE Mason (éditeur), 1960. *Canadian Dualism, Studies of French-English Relations*. Toronto : University of Toronto Press.

WIJNANDS Paul, 1996. « Le lexique identitaire de l'acadianité dans les différentes régions de l'Acadie », dans Dubois et Boudreau (dir.), *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*. Moncton : Les Éditions d'Acadie., pp. 157 – 173.

WILBUR Richard, 1989. *The Rise of French New Brunswick*. Halifax : Formac Publishing Company Limited.

ZWARUM Suzanne, 1990. « Le français coast to coast », dans Corbett (pré.), *Langue et identité*. Québec : Les Presses de l'Université Laval., pp. 169 – 181.

Journaux

L'Acadie Nouvelle, éditorial. *Caraquet*, 17 avril 1991.

Hebdo Campus. Université de Moncton. Vol 32, no 15, 113 décembre 2001.

L'Évangéline, éditorial. «Le Shiac», 4 février 1970.

Chantal Roussel, « La culture, symbole d'identité en Acadie », dans *Le Front*, Moncton, vol. 32, numéro 10, 28 novembre 2001.

Mission de l'Université de Moncton (la), 5 mai 1985.

XV. ANNEXES

QUESTIONNAIRE

Âge : _____

Sexe : M

F

Je suis : francophone

Lieu de naissance : _____

anglophone

autre : _____

Lieu de résidence : _____

Je suis étudiant(e) au niveau universitaire ou collégial : Oui

Non

Ma langue maternelle est : le français

l'anglais

autre : _____

Ma langue d'éducation est : le français

l'anglais

autre : _____

Sous chaque énoncé, il y a une échelle de pourcentages. S'il vous plaît veuillez répondre à toutes les questions en encerclant le pourcentage qui correspond le mieux à votre opinion. S'il vous plaît n'encerclez qu'un seul pourcentage par énoncé. Les pourcentages correspondent aux degrés d'usages suivants:

0% - jamais 25% - parfois 50% - souvent 75% - la plupart du temps 100% - toujours

1. Je parle le chiac : Oui / Non (Si vous répondez non, sautez à la question numéro 17.)

2. Je parle le chiac à la maison.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

3. Je parle le chiac à l'université / au collège.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

4. Je parle le chiac dans les lieux publics.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

5. Est-ce que vous avez un emploi? Oui / Non (Si vous répondez non, sautez à la question 8.)

6. Quel est votre travail? _____

7. Je parle le chiac au travail.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

8. Je parle le chiac en famille.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

9. Je parle le chiac avec les amis.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

10. Je parle le chiac avec mes supérieurs.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

11. Je parle le chiac avec les plus jeunes.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

12. Je parle le chiac avec les plus âgés.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

13. Je parle le chiac à Moncton.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

14. Je parle le chiac dans les environs de Moncton.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
15. Je parle le chiac dans les autres régions acadiennes du Nouveau-Brunswick.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
16. Je parle le chiac avec des francophones qui ne sont pas originaires du Nouveau-Brunswick
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
17. Il est acceptable de parler le chiac à la maison.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
18. Il est acceptable de parler le chiac à l'université / au collège.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
19. Il est acceptable de parler le chiac dans les lieux publics.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
20. Il est acceptable de parler le chiac au travail.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
21. Il est acceptable de parler le chiac en famille.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
22. Il est acceptable de parler le chiac avec les amis.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
23. Il est acceptable de parler le chiac avec vos supérieurs.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
24. Il est acceptable de parler le chiac avec les plus jeunes.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
25. Il est acceptable de parler le chiac avec les plus âgés.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
26. Il est acceptable de parler le chiac à Moncton.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
27. Il est acceptable de parler le chiac dans les environs de Moncton.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%

28. Il est acceptable de parler le chiac dans les autres régions acadiennes du Nouveau-Brunswick.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
29. Il est acceptable de parler le chiac avec des francophones qui ne sont pas originaires du Nouveau-Brunswick.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
30. Il devrait être acceptable de parler le chiac à la maison.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
31. Il devrait être acceptable de parler le chiac à l'université / au collège.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
32. Il devrait être acceptable de parler le chiac dans les lieux publics.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
33. Il devrait être acceptable de parler le chiac au travail.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
34. Il devrait être acceptable de parler le chiac en famille.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
35. Il devrait être acceptable de parler le chiac avec les amis.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
36. Il devrait être acceptable de parler le chiac avec vos supérieurs.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
37. Il devrait être acceptable de parler le chiac avec les plus jeunes.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
38. Il devrait être acceptable de parler le chiac avec les plus âgés.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
39. Il devrait être acceptable de parler le chiac à Moncton.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%
40. Il devrait être acceptable de parler le chiac dans les environs de Moncton.
0%-----25%-----50%-----75%-----100%

41. Il devrait être acceptable de parler le chiac dans les autres régions acadiennes du Nouveau-Brunswick.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

42. Il devrait être acceptable de parler le chiac avec des francophones qui ne sont pas originaires du Nouveau-Brunswick.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

43. Le chiac est du français.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

44. Le chiac est du bon français.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

45. Le chiac est du français corrompu.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

46. Un locuteur du chiac paraît éduqué.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

47. Un locuteur du chiac paraît confiant.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

48. Un locuteur du chiac paraît compétent.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

49. Un locuteur du chiac paraît professionnel.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

50. Il est honteux de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

51. Ma famille croit que c'est honteux de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

52. Mes amis croient que c'est honteux de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

53. Mes supérieurs croient que c'est honteux de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

54. Il est gênant de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

55. Ma famille croit que c'est gênant de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

56. Mes amis croient que c'est gênant de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

57. Mes supérieurs croient que c'est gênant de parler le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

58. Les francophones de Moncton me comprennent quand je parle le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

59. Les francophones des environs de Moncton me comprennent quand je parle le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

60. Les francophones des régions acadiennes du Nouveau-Brunswick me comprennent quand je parle le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

61. Les francophones qui ne sont pas originaires du Nouveau-Brunswick me comprennent quand je parle le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

62. Je peux facilement converser dans une variété de français autre que le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

63. Je peux facilement écrire dans une variété de français autre que le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

64. Je suis exposé(e) à d'autres variétés de français autre que le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

65. Je suis soumis(e) à d'autres variétés de français autre que le chiac.

0%-----25%-----50%-----75%-----100%

66. S'il vous plaît veuillez exprimer librement vos opinions sur le chiac.

Carte 2 – Les villages d'origines

Carte 3 – L'ancienne Acadie

Carte 4 – L'Acadie actuelle

LES ANCIENNES PROVINCES DE FRANCE

----- Limites approximatives
entre langue d'oc
et langue d'oïl

Carte 6 – L'Acadie avant le Grand
Dérangement

PROSPECTIVE TOPONYMIQUE
(OPERATION - R.E.T.A.P.A.G.E.)

Carte 14 – La Péninsule Acadienne

Régions acadiennes et anglophones du Nouveau-Brunswick